

An impressionist painting of a river scene. In the foreground, a dark boat is on the water. To the left, a person is visible near the shore. The background features a river flowing through a landscape with trees and hills under a bright sky. The overall style is soft and atmospheric, characteristic of the Impressionist movement.

Maurice  
ROLLINAT

---

# DANS LES BRANDES

Poèmes et Rondels

La GabKalothèque

Maurice ROLLINAT

---

# DANS LES BRANDES

Poèmes et Rondels

1877

(Édition de 1883)



À LA MÉMOIRE DE GEORGE SAND  
JE DÉDIE CES PAYSAGES DU BERRY

M.R.



## FUYONS PARIS

Ô ma si fragile compagne,  
Puisque nous souffrons à Paris,  
Envolons-nous dans la campagne  
Au milieu des gazons fleuris.

Loin, bien loin des foules humaines,  
Où grouillent tant de cœurs bourbeux,  
Allons passer quelques semaines  
Chez les peupliers et les bœufs.

Fuyons les viles courtisanes  
Aux flancs de marbre, aux doigts crochus,  
Viens ! nous verrons des paysannes  
Aux seins bombés sous les fichus.

Nos boulevards seront des plaines  
Où le seigle ondoie au zéphir,  
Et des clairières toutes pleines  
De fleurs de pourpre et de saphir.

En buvant le lait d'une ânesse  
Que tu pourras traire en chemin  
Tu rafraîchiras ta jeunesse  
Et tu lui rendras son carmin.

Dans les halliers, sous la ramure,  
Douce rôdeuse au pied mignon,  
Tu t'en iras chercher la mûre,  
La châtaigne et le champignon.

Les fruits qu'avidement tu guignes,  
Va ! laisse-les aux citadins !  
Nous, nous irons manger des guignes  
Au fond des rustiques Édens.

Au village, on a des ampoules,  
Mais, aussi, l'on a du sommeil.  
Allons voir picorer les poules  
Sur les fumiers pleins de soleil.

Sous la lune, au bord des marnières,  
Entre des buissons noirs et hauts,  
La carriole dans les ornières  
A parfois de si doux cahots !

J'aime l'arbre et maudis les haches !  
Et je ne veux mirer mes yeux  
Que dans la prunelle des vaches,  
Au fond des prés silencieux !

Si tu savais comme la muse  
M'emplit d'un souffle virginal,  
Lorsque j'entends la cornemuse  
Par un crépuscule automnal !

Paris, c'est l'enfer ! – sous les crânes,  
Tous les cerveaux sont desséchés !  
Oh ! les meunières sur leurs ânes  
Cheminant au flanc des rochers !

Oh ! le vol des bergeronnettes,  
Des linottes et des piverts !  
Oh ! le cri rauque des rainettes

Vertes au creux des buissons verts !

Mon âme devient bucolique  
Dans les chardons et les genêts,  
Et la brande mélancolique  
Est un asile où je renais.

Sans fin, Seine cadavéreuse,  
Charrie un peuple de noyés !  
Nous, nous nagerons dans la Creuse,  
Entre des buis et des noyers !

Près d'un petit lac aux fleurs jaunes  
Hanté par le martin- pêcheur,  
Nous rêvasserons sous les aunes,  
Dans un mystère de fraîcheur.

Fuyons square et bois de Boulogne !  
Là, tout est artificiel !  
Mieux vaut une lande en Sologne,  
Grisâtre sous l'azur du ciel !

Si quelquefois le nécrophore  
Fait songer au noir fossoyeur,  
Le pic au bec long qui perfore  
Est un ravissant criailleur.

Sommes- nous blasés sans ressource ?  
Non, viens ! nous serons attendris  
Par le murmure de la source  
Et la chanson de la perdrix.

Le pauvre agneau que l'homme égorge



Est un poème de douceur ;  
Je suis l'ami du rouge- gorge  
Et la tourterelle est ta sœur !

Quand on est las de l'imposture  
De la perverse humanité,  
C'est aux sources de la nature  
Qu'il faut boire la vérité.

L'éternelle beauté, la seule,  
Qui s'épanouit sur la mort,  
C'est Elle ! la Vierge et l'Aïeule  
Toujours sans haine et sans remord !

Aux champs, nous calmerons nos fièvres,  
Et mes vers émus, que tu bois,  
Jailliront à flots de mes lèvres,  
Dans la pénombre des grands bois.

Viens donc, ô chère créature !  
Paris ne vaut pas un adieu !  
Partons vite et, dans la nature,  
Grisons-nous d'herbe et de ciel bleu !

## À TRAVERS CHAMPS

Hors de Paris, mon cœur s'élançe,  
Assez d'enfer et de démons :  
Je veux rêver dans le silence  
Et dans le mystère des monts.

Barde assoiffé de solitude  
Et bohémien des guérets,  
J'aurai mon cabinet d'étude  
Dans les clairières des forêts.

Et là, mes vers auront des notes  
Aussi douces que le soupir  
Des rossignols et des linottes  
Lorsque le jour va s'assoupir.

Parfumés d'odeurs bocagères,  
Ensoleillés d'agreste humour,  
Ils auront, comme les bergères,  
L'ingénuité dans l'amour.

M'y voici : la campagne est blonde,  
L'horizon clair et le ciel bleu.  
La terre est sereine, – et dans l'onde  
Se mire le soleil en feu !

Là, fuyant code et procédure,  
Mon pauvre père, chaque été,  
Venait prendre un bain de verdure,  
De poésie et de santé.

Là, plus qu'ailleurs, pour ma tendresse,  
Son souvenir est palpitant ;  
Partout sa chère ombre se dresse,  
Dans ce pays qu'il aimait tant !

Sous le chêne aux branches glandées,  
Il me vient un souffle nouveau,  
Et les rimes et les idées  
Refleurissent dans mon cerveau.

Je revois l'humble silhouette  
De la maison aux volets verts,  
Avec son toit à girouette  
Et ses murs d'espaliers couverts ;

Le jardin plein de rumeurs calmes  
Où l'arbre pousse vers l'azur,  
Le chant multiple de ses palmes  
Qui frissonnent dans un air pur ;

Les petits carrés de légumes  
Bordés de lavande et de buis,  
Et les pigeons lustrant leurs plumes  
Sur la margelle du vieux puits.

Plus de fâcheux, plus d'hypocrites !  
Car je fréquente par les prés  
Les virginales marguerites  
Et les coquelicots pourprés.

Enfin ! je nargue l'attirance  
Épouvantable du linceul,  
Et je bois un peu d'espérance

Au ruisseau qui jase tout seul.

Je marche enfin le long des haies,  
L'âme libre de tout fardeau,  
Traversant parfois des saulaies  
Où sommeillent des flaques d'eau.

Ami de la vache qui broute,  
Du vieux chaume et du paysan,  
Dès le matin je prends la route  
De Châteaubrun et de Crozan.

Dans l'air, les oiseaux et les brises  
Modulent de vagues chansons ;  
À mon pas les pouliches grises  
Hennissent au bord des buissons,

Tandis qu'au fond des luzernières,  
Jambes aux fers, tête au licou,  
Les vieilles juments poulinières  
Placidement lèvent le cou.

Le lézard, corps insaisissable  
Où circule du vif- argent,  
Promène au soleil sur le sable  
Sa peau verte au reflet changeant.

Dans les pacages d'un vert sombre,  
Où, çà et là, bâillent des trous,  
Sous les ormes, couchés à l'ombre,  
L'œil mi-clos, songent les bœufs roux.

Dressant leur tête aux longues cornes,

Parfois les farouches taureaux  
Poussent, le long des étangs mornes,  
Des mugissements gutturaux.

Sur les coteaux et sur les pentes,  
Aux environs d'un vieux manoir,  
Je revois les chèvres grimpantes,  
Les moutons blancs et le chien noir.

Debout, la bergère chantonne  
D'une douce et traînante voix  
Une plainte monotone,  
Avec son fuseau dans les doigts.

Et je m'en reviens à la brune  
Tout plein de calme et de sommeil,  
Aux rayons vagues de la lune,  
Ce mélancolique soleil !

## LA LUNE

La lune a de lointains regards  
Pour les maisons et les hangars  
Qui tordent sous les vents hagards  
    Leurs girouettes ;  
Mais sa lueur fait des plongeurs  
Dans les marais peuplés d'ajoncs  
Et flotte sur les vieux donjons  
    Pleins de chouettes !

Elle fait miroiter les socs  
Dans les champs, et nacre les rocs  
Qui hérissent les monts, par blocs  
    Infranchissables ;  
Et ses chatolements délicats  
Près des gaves aux sourds fracas  
Font luire de petits micas  
    Parmi les sables !

Avec ses lumineux frissons  
Elle a de si douces façons  
De se pencher sur les buissons  
    Et les clairières !  
Son rayon blême et vapoureux  
Tremblote au fond des chemins creux  
Et rôde sur les flancs ocreux  
    Des fondrières.

Elle promène son falot  
Sur la forêt et sur le flot  
Que pétrit parfois le galop

Des vents funèbres ;  
Elle éclaire aussi les taillis  
Où, cachés sous les verts fouillis,  
Les ruisseaux font des gazouillis  
Dans les ténèbres.

Elle argente sur les talus  
Les vieux troncs d'arbres vermoulus  
Et rend les saules chevelus  
Si fantastiques,  
Qu'à ses rayons ensorceleurs,  
Ils ont l'air de femmes en pleurs  
Qui penchent au vent des douleurs  
Leurs fronts mystiques.

En doux reflets elle se fond  
Parmi les nénuphars qui font  
Sur l'étang sinistre et profond  
De vertes plaques ;  
Sur la côte elle donne aux buis  
Des baisers d'émeraude, et puis  
Elle se mire dans les puits  
Et dans les flaques !

Et, comme sur les vieux manoirs,  
Les ravins et les entonnoirs,  
Comme sur les champs de blés noirs  
Où dort la caille,  
Elle s'éparpille ou s'épand,  
Onduleuse comme un serpent,  
Sur le sentier qui va grim pant  
Dans la rocaille !

Oh ! quand, tout baigné de sueur,  
Je fuis le cauchemar tueur,  
Tu blanchis avec ta lueur  
    Mon âme brune ;  
Si donc, la nuit, comme un hibou,  
Je vais rôdant je ne sais où,  
C'est que je t'aime comme un fou ;  
    Ô bonne Lune !

Car, l'été, sur l'herbe, tu rends  
Les amoureux plus soupirants,  
Et tu guides les pas errants  
    Des vieux bohèmes ;  
Et c'est encore ta clarté,  
Ô reine de l'obscurité,  
Qui fait fleurir l'étrangeté  
    Dans mes poèmes !



## LA PETITE COUTURIÈRE

Elle s'en vient à travers champs,  
Le long des buissons qui renaissent  
Pleins de murmures et de chants ;  
Elle s'en vient à travers champs.  
Là-bas, sur les chaumes penchants,  
Mes yeux amis la reconnaissent.  
Elle s'en vient à travers champs,  
Le long des buissons qui renaissent.

Elle arrive et dit ses bonjours  
Sans jamais oublier la bonne :  
Timidement, comme toujours,  
Elle arrive et dit ses bonjours.  
C'est l'ange de bien des séjours,  
Elle est si jolie et si bonne !  
Elle arrive et dit ses bonjours.  
Sans jamais oublier la bonne.

La voilà donc tirant son fil,  
Assise devant la croisée !  
Délicieuse de profil,  
La voilà donc tirant son fil.  
Aux rayons d'un soleil d'avril  
La vitre miroite irisée.  
La voilà donc tirant son fil,  
Assise devant la croisée.

Ses doigts rompus aux longs fuseaux,  
Coudraient une journée entière.  
Ils sont vifs comme des oiseaux

Ses doigts rompus aux longs fuseaux.  
Comme ils manœuvrent les ciseaux  
Qui pendent sur sa devantière !  
Ses doigts rompus aux longs fuseaux  
Coudraient une journée entière.

Elle sait couper un gilet  
Dans une vieille redingote,  
Et ravauder un mantelet ;  
Elle sait couper un gilet.  
Pour la boutonnière et l'ourlet,  
Que de tailleurs elle dégote !  
Elle sait couper un gilet  
Dans une vieille redingote !

Elle coud du vieux et du neuf,  
Elle repasse et rapiécette,  
Draps de coton et draps d'Elbeuf,  
Elle coud du vieux et du neuf.  
Comme elle fait courir son œuf  
De bois peint dans une chaussette !  
Elle coud du vieux et du neuf,  
Elle repasse et rapiécette !

Quand le déjeuner est servi,  
Ce n'est pas elle qui lambine !  
Pour moi, je m'attable ravi,  
Quand le déjeuner est servi.  
Et nous dévorons à l'envi !  
Adieu bouquin ! adieu bobine !  
Quand le déjeuner est servi,  
Ce n'est pas elle qui lambine.

Enfin ! promenades ou jeu !  
Sa récréation commence,  
Ensemble nous sortons un peu ;  
Enfin ! promenades ou jeu !  
– Dans les taillis, sous le ciel bleu,  
Le rossignol dit sa romance.  
Enfin ! promenades ou jeu !  
Sa récréation commence.

Nous allons voir les carpillons  
Au bord de l'étang plein de rides,  
Et que rasant les papillons.  
Nous allons voir les carpillons ;  
Le soleil emplit de rayons  
Son beau petit bonnet sans brides.  
Nous allons voir les carpillons  
Au bord de l'étang plein de rides.

Quand on a rangé le dressoir,  
Elle se remet à mes nippes.  
Alors, en voilà jusqu'au soir,  
Quand on a rangé le dressoir.  
Auprès d'elle je vais m'asseoir  
Et jaser en fumant des pipes.  
Quand on a rangé le dressoir  
Elle se remet à mes nippes.

Je lui fais chanter de vieux airs  
Qui me rappellent mon enfance,  
Quand j'errais par les champs déserts !  
Je lui fais chanter de vieux airs.  
Et nous causons ! rien dans mes airs,  
Ni dans mes termes qui l'offense.

Je lui fais chanter de vieux airs  
Qui me rappellent mon enfance.

Ses histoires de revenant  
Me font peur ! je le dis sans honte.  
Je les écoute en frissonnant,  
Ses histoires de revenant.  
C'est toujours drôle et surprenant,  
Les choses qu'elle me raconte :  
Ses histoires de revenant  
Me font peur ! je le dis sans honte.

Et la mignonne disparaît  
Comme on allume la chandelle !  
Elle quitte son tabouret ;  
Et la mignonne disparaît.  
« Bonsoir ! dit-elle, avec regret.  
- À bientôt ! ma petite Adèle ! »  
Et la mignonne disparaît  
Comme on allume la chandelle !

## LE PETIT CHIEN

Caniche étrange, beau Marquis,  
Tes poils frisent comme la mousse ;  
Un œil noir aux regards exquis  
Luit dans ta petite frimousse.

Tout fier de ta toison de lin,  
Toujours vif et jamais morose,  
Tu vas, tapageur et câlin,  
Offrant ton museau noir et rose.

Ta prunelle parle et sourit  
Aussi fine que peu traîtresse.  
Oh ! comme elle est pleine d'esprit  
Quand tu regardes ta maîtresse !

Ta joie et ton plus cher désir  
C'est, devant un bon feu qui flambe,  
De sentir sa main te saisir  
Quand tu lui grimpes sur la jambe.

Tu te carres svelte et brillant,  
Et tu fais frétiller ta queue  
Quand elle te noue en riant  
Ta petite cravate bleue.

Si tu la vois lire, broder,  
Ou bien faire la couturière,  
Tu restes sage sans boudier,  
L'œil mi-clos et sur ton derrière.

Dans les chambres et dans la cour  
Tu la suis, compagnon fidèle,  
Et trotinant quand elle court,  
Tu ne t'écartes jamais d'elle.

Quand elle veut quitter son toit,  
Tu la guettes avec alarmes,  
Et lorsqu'elle s'en va sans toi,  
Tu gémis, les yeux pleins de larmes.

Mais si tu n'as plus de gaieté  
Loin de celle dont tu raffoles,  
Comme son retour est fêté  
Par tes milles gambades folles !

Sur la table, à tous les repas,  
Devant ton maître peu sévère,  
Tu fais ta ronde, à petit pas,  
Frôlant tout, sans casser un verre.

L'amour ne te fait pas maigrir  
Près d'une chienne langoureuse ;  
N'ayant aucun mal pour t'aigrir,  
Tu trouves l'existence heureuse.

Ton air mignon et goguenard  
T'obtient tout ce qui t'affriande,  
Et tu croques un gros canard  
Après avoir mangé ta viande.

Rien que la patte d'un poulet  
T'amuse pendant des semaines,  
Et content d'un joujou si laid,

Dans tous les coins tu le promènes.

Bruyant, lorsqu'on te le permet,  
Calme, lorsqu'on te le commande,  
Ta turbulence se soumet  
Sans qu'on use de réprimande.

Aussi ton maître te sourit  
Avec sa gravité si bonne ;  
Sa douce femme te chérit,  
Et tu fais l'amour de la bonne.

Pour moi, que tu reçois toujours  
Avec des yeux si sympathiques,  
Je te souhaite de long jours  
Et de beaux rêves extatiques.

Cher petit chien pur et charmant,  
De l'amitié vivant emblème,  
En moi tu flairas un tourment  
Dès que tu vis ma face blême.

Tes aboiements qui sont des voix  
M'ont crié : « Courage ! Espérance ! »  
Et tes caresses m'ont dit : « Vois !  
Je m'associe à ta souffrance ! »

Accepte donc ces pauvres vers  
Que t'offre un poète malade,  
Et parfois, sur tes coussins verts,  
Songe à lui comme à ton Pylade.

## LES GARDEUSES DE BOUCS

Près d'un champ de folles avoines  
Où, plus rouges que des pivoinés,  
Ondulent au zéphyr de grands coquelicots,  
Elles gardent leurs boucs barbus comme des moines,  
Et noirs comme des moricauds.

L'une tricote et l'autre file.  
Là-bas, le rocher se profile  
Noirâtre et gigantesque entre les vieux donjons,  
Et la mare vitreuse où nage l'hydrophile  
Reluit dans un cadre de joncs.

Plus loin dort, sous le ciel d'automne,  
Un paysage monotone :  
Damier sempiternel aux cases de vert cru,  
Que parfois un long train fuligineux qui tonne  
Traverse, aussitôt disparu.

Les boucs ne songent pas aux chèvres,  
Car ils broutent comme des lièvres  
Le serpolet des rocs et le thym des fossés ;  
Seuls, deux petits chevreaux sautent mutins et mièvres  
Par les cheminets crevassés.

Les fillettes sont un peu rousses,  
Mais quelles charmantes frimousses,  
Et comme la croix d'or sied bien à leurs cous blancs !  
Elles ont l'air étrange, et leurs prunelles douces  
Décochent des regards troublants.



Pendant que chacune babille,  
Un grand chien jaune dont l'œil brille,  
L'oreille familière à leur joli patois,  
Les caresse, va, vient, s'assied, court et frétille,  
Aussi bonhomme que matois.

Et les deux petites gardeuses  
S'en vont, lentes et bavardeuses,  
Enjambant un ruisseau, débouchant un pertuis,  
Et rôdent sans songer aux vipères hideuses  
Entre les ronces et les buis.

Or l'odeur des boucs est si forte  
Que je m'éloigne ! mais j'emporte  
L'agreste souvenir des filles aux yeux verts ;  
Et, ce soir, quand j'aurai barricadé ma porte,  
Je les chanterai dans mes vers.

## MON ÉPINETTE

Jean fait la cour à Jeannette  
Dans mon salon campagnard,  
Aux sons de mon épinette.

Fou de sa mine finette  
Et de son grand œil mignard,  
Jean fait la cour à Jeannette

Dont la voix de serinette  
Mêle un branle montagnard  
Aux sons de mon épinette.

Avec une chansonnette  
Au refrain très égrillard  
Jean fait la cour à Jeannette.

- Là-bas, plus d'une rainette  
Coasse dans le brouillard,  
Aux sons de mon épinette.

La lune à la maisonnette,  
Sourit, - timide et gaillard,  
Jean fait la cour à Jeannette.

Il suit partout la brunette,  
De l'étagère au placard,  
Aux sons de mon épinette.

Aussi câlin que Minette  
Qui se pourlèche à l'écart,  
Jean fait la cour à Jeannette.

Il effleure sa cornette  
D'un baiser ; – puis, sur le tard,  
Aux sons de mon épinette,

Pendant que la grande Annette  
Endort son petit moutard,  
Jean fait la cour à Jeannette  
Aux sons de mon épinette.

## LE CHEMIN AUX MERLES

Voici que la rosée éparpille ses perles  
Qui tremblent sous la brise aux feuilles des buissons.  
- Vague du spleen, en vain contre moi tu déferles !  
Car, dans les chemins creux où sifflotent les merles,  
Et le long des ruisseaux qui baignent les cressons,  
La fraîcheur du matin m'emplit de gais frissons.

Mystérieuse, avec de tout petits frissons,  
La rainette aux yeux noirs et ronds comme des perles,  
S'éveille dans la flaque, et franchit les cressons,  
Pour aller se blottir aux creux des verts buissons,  
Et mêler son chant rauque au sifflement des merles.  
- Vague du spleen, en vain contre moi tu déferles !

- Vague du spleen, en vain contre moi tu déferles  
Sous l'arceau de verdure où passent des frissons,  
J'ai pour me divertir le bruit que font les merles,  
Avec leur voix aiguë égreneuse de perles !  
Et de même qu'ils sont les rires des buissons,  
La petite grenouille est l'âme des cressons.

La libellule vibre aux pointes des cressons.  
- Vague du spleen, en vain contre moi tu déferles !  
Le soleil par degrés attiédit les buissons,  
Déjà sur les talus l'herbe a de chauds frissons,  
Et les petits cailloux luisent comme des perles ;  
La feuillée est alors toute noire de merles !  
C'est à qui sifflera le plus parmi les merles !  
L'un d'eux, s'aventurant au milieu des cressons,  
Bat de l'aile sur l'eau qui s'en égoutte en perles ;

- Vague du spleen, en vain contre moi tu déferles !  
Et le petit baigneur fait courir des frissons  
Dans la flaque endormie à l'ombre des buissons.

Mais un lent crépuscule embrume les buissons ;  
Avec le soir qui vient, le sifflement des merles  
Agonise dans l'air plein d'étranges frissons ;  
Un souffle humide sort de la mare aux cressons :  
Ô spleen, voici qu'à flots dans mon cœur tu déferles !  
Toi, nuit ! tu n'ouvres pas ton vaste écrin de perles !

Pas de perles au ciel ! le long des hauts buissons,  
Tu déferles, noyant d'obscurité les merles  
Et les cressons ! – Je rentre avec de noirs frissons !

## LES PETITS TAUREAUX

Ils ont pour promenoir  
Des vallons verts et mornes.  
Quels prés, matin et soir,  
Ils ont pour promenoir !  
À peine à leur front noir  
On voit poindre les cornes.  
Ils ont pour promenoir  
Des vallons verts et mornes.

Ils ne peuvent rester  
Une minute en place.  
Où qu'ils soient à brouter,  
Ils ne peuvent rester.  
Aussi font-ils pester  
Le vacher qui se lasse.  
Ils ne peuvent rester  
Une minute en place.

Autour des grands taureaux  
Tous trois font les bravaches !  
Quels meuglements ! quels trots  
Autour des grands taureaux !  
Ils ne sont pas bien gros,  
Mais ils courent les vaches !  
Autour des grands taureaux,  
Tous trois font les bravaches !

Chacun fait plus d'un saut  
Sur la génisse blonde.  
Pour elle quel assaut !

Chacun fait plus d'un saut.  
Elle en a l'air tout sot,  
La pauvre pudibonde.  
Chacun fait plus d'un saut  
Sur la génisse blonde.

Le pauvre petit chien  
Fortement les agace.  
Il est si bon gardien,  
Le pauvre petit chien.  
Si tous trois sont très bien,  
Avec plus d'une agace  
Le pauvre petit chien  
Fortement les agace.

Il est estropié  
Par les coups qu'il attrape,  
À toute heure épié,  
Il est estropié.  
De la tête et du pied  
C'est à qui d'eux le frappe.  
Il est estropié  
Par les coups qu'il attrape.

Quand ils sont altérés  
Ils vont boire à la Creuse.  
Ils s'échappent des prés  
Quand ils sont altérés.  
Oh ! les doux effarés  
Sur la côte pierreuse !  
Quand ils sont altérés,  
Ils vont boire à la Creuse.

Ils marchent dans les buis,  
Lents comme des tortues ;  
Sur le bord où je suis  
Ils marchent dans les buis.  
Leurs pieds n'ont pour appuis  
Que des roches pointues ;  
Ils marchent dans les buis  
Lents comme des tortues.

Moi, je fume, observant  
Le liège de ma ligne  
Qui bouge si souvent ;  
Moi, je fume, observant ;  
Eux, vont le mufle au vent,  
La prunelle maligne ;  
Moi, je fume, observant  
Le liège de ma ligne.

Ils s'arrêtent fourbus  
Sous l'orme ou sous le tremble.  
Dans les endroits herbus  
Ils s'arrêtent fourbus.  
Joignant leurs nez camus  
Ils se lèchent ensemble.  
Ils s'arrêtent fourbus  
Sous l'orme ou sous le tremble.

À vous ces triolets  
Que j'ai faits sur la brande !  
Chers petits bœufs follets,  
À vous ces triolets.  
Aux prés ruminez-les,  
La saveur en est grande ;



À vous ces triolets  
Que j'ai faits sur la brande

Oh ! quel charme ! C'était  
Par une nuit d'automne ;  
Le grillon chuchotait.  
Oh ! quel charme c'était !  
L'étang brun reflétait  
La lune monotone.  
Oh ! quel charme ! C'était  
Par une nuit d'automne !

## LA MARE AUX GRENOUILLES

Cette mare, l'hiver, devient inquiétante,  
Elle s'étale au loin sous le ciel bas et gris,  
Sorte de poix aqueuse, horrible et clapotante,  
Où trempent les cheveux des saules rabougris.

La lande tout autour fourmille de crevasses,  
L'herbe rare y languit dans des terrains mouvants,  
D'étranges végétaux s'y convulsent, vivaces,  
Sous le fouet invisible et féroce des vents ;

Les animaux transis, que la rafale assiège,  
Y râlent sur des lits de fange et de verglas,  
Et les corbeaux – milliers de points noirs sur la neige –  
Les effleurent du bec en croassant leur glas.

Mais la lande, l'été, comme une tôle ardente,  
Rutile en ondoyant sous un tel brasier bleu,  
Que l'arbre, la bergère et la bête rôdante  
Aspirent dans l'air lourd des effluves de feu.

Pourtant, jamais la mare aux ajoncs fantastiques  
Ne tarit. Vert miroir tout encadré de fleurs  
Et d'un fourmillement de plantes aquatiques,  
Elle est rasée alors par les merles siffleurs.

Aux saules, aux gazons que la chaleur tourmente,  
Elle offre l'éventail de son humidité,  
Et, riant à l'azur, – limpidité dormante, –  
Elle s'épanouit comme un lac enchanté.

Or, plus que les brebis, vaguant toutes fluettes  
Dans la profondeur chaude et claire du lointain,  
Plus que les papillons, fleurs aux ailes muettes,  
Qui s'envolent dans l'air au lever du matin,

Plus que l'Ève des champs, fileuse de quenouilles,  
Ce qui m'attire alors sur le vallon joyeux,  
C'est que la grande mare est pleine de grenouilles,  
– Bon petit peuple vert qui réjouit mes yeux. –

Les unes : père, mère, enfant mâle et femelle,  
Lasses de l'eau vaseuse à force de plongeurs,  
Par sauts précipités, grouillantes, pêle-mêle,  
Friandes de soleil, s'élancent hors des joncs ;

Elles s'en vont au loin s'accroupir sur les pierres,  
Sur les champignons plats, sur les bosses des troncs,  
Et clignent bientôt leurs petites paupières  
Dans un nimbe endormeur et bleu de mouchérons.

Émeraude vivante au sein des herbes rousses,  
Chacune luit en paix sous le midi brûlant ;  
Leur respiration a des lenteurs si douces  
Qu'à peine on voit bouger leur petit goitre blanc.

Elles sont là, sans bruit rêvassant par centaines,  
S'enivrant au soleil de leur sécurité ;  
Un scarabée errant du bout de ses antennes  
Fait tressaillir parfois leur immobilité.

La vipère et l'enfant – deux venins ! – sont pour elles  
Un plus mortel danger que le pied lourd des bœufs :  
À leur approche, avec des bonds de sauterelles,

Je les vois se ruer à leurs gîtes bourbeux ;

Les autres que sur l'herbe un bruit laisse éperdues,  
Ou qui préfèrent l'onde au sol poudreux et dur,  
À la surface, aux bords, les pattes étendues,  
Inertes hument l'air, le soleil et l'azur.

Ces reptiles mignons qui sont, malgré leur forme,  
Poissons dans les marais, et sur la terre oiseaux,  
Sautillent à mes pieds, que j'erre ou que je dorme,  
Sur le bord de l'étang troué par leurs museaux.

Je suis le familier de ces bêtes peureuses  
À ce point que, sur l'herbe et dans l'eau, sans émoi,  
Dans la saison du frai qui les rend langoureuses,  
Elles viennent s'unir et s'aimer devant moi.

Et près d'elles, toujours, le mal qui me torture,  
L'ennui, – sombre veilleur, – dans la mare s'endort ;  
Et, ravi, je savoure une ode à la nature  
Dans l'humble fixité de leurs yeux cerclés d'or.

Et tout rit : ce n'est plus le corbeau qui croasse  
Son hymne sépulcral aux charognes d'hiver :  
Sur la lande aujourd'hui la grenouille coasse,  
– Bruit monotone et gai claquant sous le ciel clair.

## LE CHAMP DE CHARDONS

Le champ fourmille de chardons :  
Quel paradis pour le vieil âne !  
Adieu bât, sangles et bridons !  
Le champ fourmille de chardons.  
La brise mêle ses fredons  
À ceux de la petite Jeanne !  
Le champ fourmille de chardons :  
Quel paradis pour le vieil âne !

En chantant au bord du fossé  
La petite Jeanne tricote.  
Elle songe à son fiancé  
En chantant au bord du fossé ;  
Son petit sabot retroussé  
Dépasse le bout de sa cotte.  
En chantant au bord du fossé  
La petite Jeanne tricote.

Les brebis vaguent en broutant  
Et s'éparpillent sur les pentes  
Que longe un tortueux étang.  
Les brebis vaguent en broutant.  
Le bon vieil âne est si content  
Qu'il retrouve des dents coupantes.  
Les brebis vaguent en broutant  
Et s'éparpillent sur les pentes.

Près de Jeanne, au pied d'un sureau,  
La chienne jaune est accroupie.  
La chèvre allaite son chevreau

Près de Jeanne, au pied d'un sureau.  
La vache rêve ; un grand taureau  
Regarde sauter une pie ;  
Près de Jeanne, au pied d'un sureau,  
La chienne jaune est accroupie.

Le taon fait son bruit de ronfleur,  
Et le chardonneret son trille ;  
On entend le merle siffleur ;  
Le taon fait son bruit de ronfleur.  
Parfois, en croquant tige ou fleur,  
L'âne, au tronc d'un arbre, s'étrille ;  
Le taon fait son bruit de ronfleur,  
Et le chardonneret son trille.

J'aperçois les petits cochons  
Avec leur joli groin rose  
Et leur queue en tire-bouchons.  
J'aperçois les petits cochons !  
Ils frétilent si folichons  
Qu'ils amusent mon œil morose.  
J'aperçois les petits cochons  
Avec leur joli groin rose !

Le baudet plein de nonchaloir  
Savoure l'âpre friandise ;  
Il est réjouissant à voir  
Le baudet plein de nonchaloir !  
Sa prunelle de velours noir  
Étincelle de gourmandise.  
Le baudet plein de nonchaloir  
Savoure l'âpre friandise.

Le soleil dort dans les cieux gris  
Au monotone tintamarre  
Des grenouilles et des cris-cris.  
Le soleil dort dans les cieux gris.  
Les petits saules rabougris  
Écoutent coasser la mare ;  
Le soleil dort dans les cieux gris  
Au monotone tintamarre.

Au loin, sur le chemin de fer,  
Un train passe, gueule enflammée :  
On dirait les chars de l'enfer  
Au loin, sur le chemin de fer :  
La locomotive, dans l'air,  
Tord son panache de fumée !  
Au loin, sur le chemin de fer  
Un train passe, gueule enflammée.

## LE PETIT FANTÔME

J'habite l'Océan,  
Les joncs des marécages,  
Les étranges pacages  
Et le gouffre béant.

Je plonge sous les flots,  
Je danse sur la vague,  
Et ma voix est si vague  
Qu'elle échappe aux échos.

Je sonde les remous  
Et, sur le bord des mares,  
Je fais des tintamarres  
Avec les crapauds mous.

Je suis dans les gazons  
Les énormes vipères,  
Et dans leurs chauds repaires  
J'apporte des poisons.

Je sème dans les bois  
Les champignons perfides ;  
Quand je vois des sylphides,  
Je les mets aux abois.

J'attire le corbeau  
Vers l'infecte charogne,  
J'aime que son bec rogne  
Ce putride lambeau.



Je ris quand le follet  
Séduit avec son leurre  
L'enfant perdu qui pleure  
De se voir si seulet.

Je vais dans les manoirs  
Où le hibou m'accueille ;  
J'erre de feuille en feuille  
Au fond des halliers noirs.

Mais, malgré mon humour  
Satanique et morose,  
Je vais baiser la rose  
Tout palpitant d'amour.

Les nocturnes parfums  
Me jettent leurs bouffées ;  
Je hais les vieilles fées  
Et les mauvais défunts.

La forêt me chérit,  
Je jase avec la lune ;  
Je folâtre dans l'une  
Et l'autre me sourit.

La rosée est mon vin.  
Avec les violettes  
Je bois ses gouttelettes  
Dans le fond du ravin.

Quelquefois j'ose aller  
Au fond des grottes sourdes ;  
Et sur les brumes lourdes

Je flotte sans voler.

À moi le loup rôdant  
Et les muets cloportes !  
Les choses qu'on dit mortes  
M'ont pris pour confident.

Quand les spectres blafards  
Rasent les étangs mornes,  
J'écoute les viornes  
Parler aux nénuphars.

Invisible aux humains,  
Je suis les penseurs chauves  
Et les poètes fauves  
Vaguant par les chemins.

Quand arrive minuit,  
Je dévore l'espace,  
Dans l'endroit où je passe  
On n'entend pas de bruit.

Mais lorsque le soleil  
Vient éclairer la terre,  
Dans les bras du mystère  
Je retourne au sommeil.

## LA CONFIDENCE

Tu me disais hier avec un doux sourire :

« Oh ! oui ! puisqu'il est vrai que mon amour t'inspire,

« Je m'en vais t'aimer plus encor !

« Que pour toujours alors, poète qui m'embrases,

« La fleur de l'idéal embaume tes extases

« Dans un brouillard de nacre et d'or ! »

- Et moi, je savourais tes paroles sublimes,

Mon âme s'envolait dans les airs, sur les cimes,

Et l'énigme se dévoilait.

L'étang pour ma pensée étoilait ses eaux mornes,

Et fraternellement la stupeur des viornes

Avec la mienne se mêlait.

Alors, je comprenais le mystère des choses.

Ce verbe de parfums que chuchotent les roses

Vibrant tendre dans mes douleurs ;

Ce qui pleure ou qui rit, ce qui hurle ou qui chante,

Tout me parlait alors d'une voix si touchante

Que mes yeux se mouillaient de pleurs.

Le bœuf languissamment étendu près d'un saule

Et clignant ses grands yeux en se léchant l'épaula

Qu'ont fait saigner les aiguillons ;

Les veaux effarouchés, trottant par les pelouses

Où viennent folâtrer, sur l'or bruni des bouses,

Libellules et papillons ;

Le poulain qui hennit avec des bonds superbes

Auprès de la jument paissant les hautes herbes,

Les grillons dans le blé jauni ;

Le soleil s'allumant rouge dans les bruines  
Et baignant de clartés sanglantes les ruines  
Où la chouette fait son nid ;

L'ânon poilu tétant sa nourrice qui broute,  
La pie aux yeux malins sautillant sur la route,  
L'aspic vif et les crapauds lourds,  
Le chien, la queue au vent, et l'œil plein de tendresse,  
Approchant son museau de mes doigts qu'il caresse  
Avec sa langue de velours ;

Les ruisseaux hasardeux, les côtes, les descentes,  
Le brin d'herbe du roc, et la flaque des sentes,  
L'arbre qui dit je ne sais quoi ;  
La coccinelle errant dans la fraîcheur des mousses :  
Parfum, souffle, musique, apparitions douces,  
La nature vivait en moi.

## LA PROMENADE CHAMPÊTRE

Mai, le plus amoureux des mois,  
Fleurit et parfume les haies.  
Allons-nous-en dans les chênaies,  
Égarons-nous au fond des bois !  
Cherchons la source et les clairières,  
Dormons à l'ombre du bouleau ;  
Un bon soleil ami de l'eau  
Sourit aux flaques des carrières.

Et tous deux nous nous enfonçons  
Dans la campagne ! et, champs, prairies,  
Brandes, mares et métairies,  
Tout ça rêve entre les buissons.  
Intrigués par notre costume,  
Les bœufs, avec un œil dormant  
Nous considèrent gravement  
En léchant leur mufle qui fume.

Mélancolique et cher pays,  
À nous tes petites auberges,  
Ta Gargillesse humble et tes berges  
Si pleines d'ombre et de fouillis !  
Nous deux nous sommes les touristes  
Familiers de tes casse-cou,  
Et nous adorons le coucou  
Qui pleure dans tes bois si tristes.

- Traversons la cour du fermier :  
Au fond, le chien dort sous un frêne,  
Lentement un crapaud se traîne

Horrible et doux sur le fumier.  
Ici, la cane barboteuse  
Glousse devant un soupirail ;  
Là, des bergers frottent leur ail  
Sur une croûte raboteuse.

Tiens ! voici venir chevauchant,  
Assis sur des sacs de farine,  
Le grand Pierre à qui Mathurine  
Songe plus d'une fois au champ.  
Insoucieux, il se balance,  
Jetant sa voix claire à l'écho,  
Déhanché sur son bourriquot,  
Et tout rempli de nonchalance.

Angélique, au bord du lavoir,  
À genoux dans l'herbe et la mousse,  
Tape et tord le linge qui mousse.  
C'est tout un plaisir de la voir !  
Il sonne en vain le battoir jaune,  
Les grenouilles n'en ont pas peur.  
Dans une sereine torpeur,  
Elles songent au pied d'un aune.

Que nous font les terrains vaseux  
Puisque chantent les pastourelles,  
Et qu'on peut voir dans les nids frêles  
Le mystère des petits œufs ?  
La pente est rude, mais la roche  
Où le pied se pose au hasard  
S'émeraude avec le lézard,  
Et voici que la Creuse est proche !

Là-bas, Margot jacasse avec  
Autant de feu qu'une dévote,  
Elle court, sautille et pivote,  
Hochant la queue, ouvrant le bec.  
Impossible d'être plus drôle !  
Elle danse, et va s'amusant  
D'un beau petit caillou luisant,  
Et d'un brin d'herbe qui la frôle.

Du fond des chemins oubliés  
Où notre semelle s'attache,  
Nous voyons la vieille patache  
Qui roule entre les peupliers.  
Quand les coups de fouets aiguillonnent  
Les pauvres chevaux courbatus,  
Sur les colliers hauts et pointus,  
Comme les grelots carillonnent !

Et la hutte en chaume terreux,  
Abri des petites bergères,  
Est au milieu de ses fougères  
Hospitalière aux amoureux.  
Dans un mystère délectable,  
Las de courir et de causer,  
Nous venons nous y reposer,  
Sur la paille qui sent l'étable.

## LES CHEVEUX

J'aimais ses cheveux noirs comme des fils de jais  
Et toujours parfumés d'une exquise pommade,  
Et dans ces lacs d'ébène où parfois je plongeais  
S'assoupissait toujours ma luxure nomade.

Une âme, un souffle, un cœur vivaient dans ces cheveux  
Puisqu'ils étaient songeurs, animés et sensibles,  
Moi, le voyant, j'ai lu de bizarres aveux  
Dans le miroitement de leurs yeux invisibles.

La voix morte du spectre à travers son linceul,  
Le verbe du silence au fond de l'air nocturne,  
Ils l'avaient : voix unique au monde que moi seul  
J'entendais résonner dans mon cœur taciturne.

Avec la clarté blanche et rose de sa peau  
Ils contrastaient ainsi que l'aurore avec l'ombre ;  
Quand ils flottaient, c'était le funèbre drapeau  
Que son spleen arborait à sa figure sombre.

Coupés, en torsions exquises se dressant,  
Sorte de végétal, ayant l'humaine gloire,  
Avec leur aspect fauve, étrange et saisissant,  
Ils figuraient à l'œil une mousse très noire.

Épars, sur les reins nus, aux pieds qu'ils côtoyaient  
Ils faisaient vaguement des caresses musquées ;  
Aux lueurs de la lampe ardents ils chatoyaient  
Comme en un clair-obscur l'œil des filles masquées.



Quelquefois ils avaient de gentils mouvements  
Comme ceux des lézards au flanc d'une rocaille,  
Ils aimaient les rubis, l'or et les diamants,  
Les épingles d'ivoire et les peignes d'écaille.

Dans l'alcôve où brûlé de désirs éternels  
J'aiguillonnais en vain ma chair exténuée,  
Je les enveloppais de baisers solennels  
Étreignant l'idéal dans leur sombre nuée.

Des résilles de soie où leurs anneaux mêlés  
S'enroulaient pour dormir ainsi que des vipères,  
Ils tombaient d'un seul bond touffus et crespelés  
Dans les plis des jupons, leurs chuchotants repaires.

Aucun homme avant moi ne les ayant humés,  
Ils ne connaissaient pas les débauches sordides ;  
Virginalement noirs, sous mes regards pâmés  
Ils noyaient l'oreiller avec des airs candides.

Quand les brumes d'hiver rendaient les cieux blafards,  
Ils s'entassaient, grisés par le parfum des fioles,  
Mais ils flottaient l'été sur les blancs nénuphars  
Au glissement berceur et langoureux des yoles.

Alors, ils préféraient les bluets aux saphirs,  
Les roses au corail et les lys aux opales ;  
Ils frémissaient au souffle embaumé des zéphirs  
Simplement couronnés de marguerites pâles.

Quand parfois ils quittaient le lit, brûlants et las,  
Pour venir aspirer la fraîcheur des aurores,  
Ils s'épanouissaient aux parfums des lilas

Dans un cadre chantant d'oiseaux multicolores.

Et la nuit, s'endormant dans la tiédeur de l'air  
Si calme, qu'il n'eût pas fait palpiter des toiles,  
Ils recevaient ravis, du haut du grand ciel clair,  
La bénédiction muette des étoiles.

Mais elle blêmissait de jour en jour ; sa chair  
Quittait son ossature, atome par atome,  
Et navré, je voyais son pauvre corps si cher  
Prendre insensiblement l'allure d'un fantôme.

Puis à mesure, hélas ! que mes regards plongeaient  
Dans ses yeux qu'éteignait la mort insatiable,  
De moments en moments, ses cheveux s'allongeaient  
Entraînant par leur poids sa tête inoubliable.

Et quand elle mourut au fond du vieux manoir,  
Ils avaient tant poussé pendant son agonie,  
Que j'en enveloppai comme d'un linceul noir  
Celle qui m'abreuvait de tendresse infinie.

Ainsi donc, tes cheveux furent tes assassins.  
Leur perfide longueur à la fin t'a tuée,  
Mais, comme aux jours bénis où fleurissaient tes seins,  
Dans le fond de mon cœur je t'ai perpétuée.

## LE REMORDS

Plus de brise folle  
Sur les talus :  
La frivole  
Ne vole  
Plus !  
L'âpre soleil rissole  
Les grands fumiers mamelus.

Plus d'oiseau loustic.  
Sur le roc rouge  
Très à pic  
L'aspic  
Bouge.  
L'homme dévale au bouge,  
L'insecte fait son tic-tic.

Le bois gigantesque  
A la stupeur  
D'une fresque.  
J'ai presque  
Peur !  
L'étang par sa torpeur  
Est d'un affreux pittoresque.

Et je souffre, hélas !  
Jusqu'à la fibre :  
Et mon pas  
N'est pas  
Libre.  
Plus une aile qui vibre

Dans l'air où j'entends un glas !

D'êtres nul vestige.  
Dans mon linceul  
De vertige  
Lourd, suis-je  
Seul ?  
Plus courbé qu'un aïeul,  
Je marche ; - L'étang se fige.

Mon cœur repentant  
Dont tu te moques,  
Ô Satan !  
Est en  
Loques.  
Oh ! les noirs soliloques  
Que je marmotte en boitant !

Le soleil s'élève  
Comme un drap d'or.  
L'eau qui rêve  
Sans trêve  
Dort,  
Pendant que le remord  
Me taillade avec son glaive.

## LE PACAGE

Couleuvre gigantesque il s'allonge et se tord,  
Tatoué de marais, hérissé de viornes,  
Entre deux grands taillis mystérieux et mornes  
Qui semblent revêtus d'un feuillage de mort.

L'eau de source entretient dans ce pré sans rigole  
Une herbe où les crapauds sont emparadisés.  
Vert précipice, il a des abords malaisés  
Tels, que l'on y descend moins qu'on n'y dégringole.

Ses buissons où rôde un éternel chuchoteur  
Semblent faits pour les yeux des noirs visionnaires ;  
Chaque marais croupit sous des joncs centenaires  
Presque surnaturels à force de hauteur.

À gauche, tout en haut des rocs du voisinage,  
Sous un ciel toujours bas et presque jamais bleu,  
Au fond de l'horizon si voilé quand il pleut,  
Gisent les vieux débris d'un château moyen âge.

Le donjon sépulcral est seul resté debout,  
Et, comme enveloppé d'un réseau de bruines,  
Sort fantastiquement de l'amas des ruines  
Que hantent le corbeau, l'orfraie et le hibou.

À droite, çà et là, sur des rocs, sur des buttes,  
Qui surplombent aussi le bois inquiétant,  
Au diable, par-delà les landes et l'étang,  
S'éparpille un hameau de quinze ou vingt cahutes.

Et ce hameau hideux sur la cote isolé,  
Les ténébreux taillis, la tour noire et farouche,  
À toute heure et surtout quand le soleil se couche,  
Font à ce pré sinistre un cadre désolé.

Aussi l'œil du poète halluciné sans trêve  
En boit avidement l'austère étrangeté.  
Pour ce pâle voyant ce pacage est brouté  
Par un bétail magique et tout chargé de rêve.

Je ne sais quelle horreur se dégage pour eux  
De l'herbe où çà et là leurs pelages font taches,  
Mais tous, bœufs et taureaux, les juments et les vaches,  
Ont un air effaré sous les saules affreux.

Tout enfant je rôdais sous la bise et l'averse,  
Aux jours de canicule et par les plus grands froids,  
Et ce n'était jamais sans de vagues effrois  
Que je m'engageais dans un chemin de traverse.

Loin de la cour de ferme où gambadaient les veaux,  
Loin du petit hangar où séchaient des bourrées,  
J'arpentais à grands pas les terres labourées,  
Les vignes et les bois, seul, par monts et par vaux,

En automne surtout, à l'heure déjà froide,  
Où l'horizon décroît sous le ciel assombri,  
Alors qu'en voletant l'oiseau cherche un abri,  
Et que les bœufs s'en vont l'œil fixe et le coup roide ;

J'aimais à me trouver dans ce grand pré, tout seul,  
Fauve et mystérieux comme un loup dans son antre,  
Et je marchais, ayant de l'herbe jusqu'au ventre,

Cependant que la nuit déroulait son linceul.

Alors au fatidique hou-hou-hou des chouettes,  
Aux coax révélant d'invisibles marais,  
La croissante pénombre où je m'aventurais  
Fourmillait vaguement d'horribles silhouettes.

Puis aux lointains sanglots d'un sinistre aboyeur  
Les taureaux se ruaient comme un troupeau de buffles,  
Et parfois je frôlais des fanons, et des mufles  
Dont le souffle brûlant me glaçait de frayeur.

Et le morne donjon s'en allait en ténèbres,  
La haie obscurcissait encore son fouillis,  
Et sur les coteaux noirs la cime des taillis  
Craquait sous la rafale avec des bruits funèbres !

## LES BOTTINES D'ÉTOFFE.

Dans un bourg de province appelé Saint-Christophe,  
Un jour que je rôdais près des chevaux de bois,  
Au son désespéré d'un grand orgue aux abois,  
J'entrevis tout à coup deux bottines d'étoffe.

L'une semblait dormir sur le frêle étrier,  
L'autre bougeait avec une certaine morgue.  
À quelque pas, sans trêve, un vieux ménétrier  
Se démanchait le bras comme le joueur d'orgue.

Les grincements aigus du violon m'entraient  
Dans l'âme, et m'égarèrent au fond d'un spleen sans bornes,  
Et toujours, toujours les bottines se montraient  
Dans le gai tournoiement des petits chevaux mornes.

Pauvres petits chevaux ! roides sous le harnais,  
Vertigineusement ils roulaient dans le vague.  
Leur maître, un acrobate à l'accent béarnais,  
S'essoufflait à crier : « A la bague ! À la bague ! »

Ils me navraient ! J'aurais voulu les embrasser  
Et dire à leur bois peint, que je douais d'une âme,  
Combien je maudissais le bateleur infâme  
Qui se faisait un jeu d'ainsi les harasser.

Mais en vain j'emplissais mes yeux de leurs marbrures,  
Et je m'apitoyais sur leur mauvais destin,  
Mon regard ne lorgnait, lascif et clandestin,  
Que les bottines, dont il buvait les cambrures.



Oh ! comme elles plaquaient sur les doux inconnus  
Dont mon rêve léchait l'ensorcelant mystère !  
Moules délicieux de pieds frôleurs de terre  
Que j'aurais voulu mordre en les voyant tout nus.

Et le ménétrier sciait ses cordes minces  
Et celui qui tournait la manivelle, hélas !  
De l'orgue poitrinaire effroyablement las  
Y cramponnait ses mains, abominables pinces.

Quelle mélancolie amoureuse dans l'air  
Et dans mon cœur ! des chants rauques sortaient des bouges,  
Un soleil capiteux dardait ses rayons rouges  
Qui grisaient lentement les filles à l'œil clair.

Bruits, senteurs, atmosphère, aspect de la cohue  
Se ruant à la fête avec des rires mous,  
Et des petits chevaux tournant comme un remous,  
Jusqu'à l'entrain niais des bourgeois que je hue ;

Toutes ces choses-là sans doute m'obsédaient,  
Mais qu'était-ce à côté de ces bottines grises  
Dont ma chair et mon âme étaient si fort éprises  
Que j'aurais souffleté ceux qui les regardaient ?

Ainsi que d'un écrin gorgé de pierreries,  
D'épingles d'or massif, et de gros diamants,  
Il en sortait pour moi tant d'éblouissements  
Que mon œil effaré nageait dans des féeries.

Elles me piétinaient l'imagination,  
Mais avec tant d'amour, qu'ainsi foulé par elles,  
J'avais des voluptés presque surnaturelles

Qui m'emportaient en pleine hallucination.

Alors, plus d'acrobate à la figure osseuse,  
Plus de foule ! plus rien ! sous les cieux embrasés,  
Au milieu d'une extase aromale et berceuse  
J'avais pour m'assoupir un hamac de baisers.

Oh ! qui rendra jamais l'attouchement magique  
De ces bottines d'ange aux souplesses d'oiseaux ?  
Tout ce que la langueur a de plus léthargique  
Se mêlait à ma moelle et coulait dans mes os !

Leurs petits bouts carrés me becquetaient les lèvres.  
Et leurs talons pointus me chatouillaient le cou ;  
Et tout mon corps flambait : délicieuses fièvres  
Qui me vaporisaient le sang ! – Quand tout à coup,

La nuit vint embrumer le bourg de Saint-Christophe :  
L'orgue et le violon moururent tous les deux ;  
Les petits chevaux peints s'arrêtèrent hideux ;  
Et je ne revis plus les bottines d'étoffe.

## LE FANTÔME D'URSULE

Une nuit, – vous allez bien sûr être incrédule, –  
J'étais au coin du feu, lorsqu'en me retournant,  
Je vis debout dans l'ombre un hideux revenant.  
Minuit sonnait alors à ma vieille pendule.

– « Me reconnais-tu, hein ? » dit-il en ricanant :  
Et son ricanement fit un bruit de capsule.  
Il ajouta : « Je suis le fantôme d'Ursule :  
« Je te parlais d'amour jadis, mais maintenant,

« J'aurai, vivant cadavre échappé de ma bière,  
« Une loquacité féroce de barbière  
« Pour te parler de mort, à travers mon linceul. »

Cela dit, l'être blanc s'enfuit dans les ténèbres.  
Et j'entends chaque nuit, lorsque je suis tout seul,  
Un long chuchotement de paroles funèbres.

## LA NEIGE

Avec ma brune, dont l'amour  
N'eut jamais d'odieux manège,  
Par la vitre glacée, un jour,  
Je regardais tomber la neige.

Elle tombait lugubrement,  
Elle tombait oblique et forte.  
La nuit venait et, par moment,  
La rafale poussait la porte.

Les arbres qu'avait massacrés  
Une tempête épouvantable,  
Dans leurs épais manteaux nacrés  
Grelottaient d'un air lamentable.

Des glaçons neigeux faisaient blocs  
Sur la rivière congelée ;  
Murs et chaumes semblaient des rocs  
D'une blancheur immaculée.

Aussi loin que notre regard  
Plongeait à l'horizon sans borne,  
Nous voyions le pays hagar  
Dans son suaire froid et morne.

Et de la blanche immensité  
Inerte, vague et monotone,  
De la croissante obscurité,  
Du vent muet, de l'arbre atone,

De l'air, où le pauvre oiselet  
Avait le vol de la folie,  
Pour nos deux âmes s'exhalait  
Une affreuse mélancolie.

Et la neige âpre et l'âpre nuit  
Mêlant la blancheur aux ténèbres,  
Toutes les deux tombaient sans bruit  
Au fond des espaces funèbres.

## LA VACHE

Une vache gisait, sombre, la bave au muflé,  
Et les yeux imprégnés d'une immense terreur,  
Tandis qu'un taureau noir, farouche comme un buffle,  
Semblait lui regarder le ventre avec horreur.

Le pacage ! c'était la pénombre béante.  
L'arbre y devenait spectre, et le ruisseau marais.  
Un ciel jaune y planait sur une herbe géante.  
À droite, un vieux manoir – à gauche, des forêts.

Et la vache geignait dans ce lieu fantastique.  
On eût dit qu'un pouvoir occulte et magnétique  
Élargissait encor ses grands yeux assoupis.

Ma curiosité devint alors féroce,  
Et, m'approchant, je vis, – ô nourrisson atroce ! –  
Un énorme crapaud qui lui suçait le pis.

## NUIT FANTASTIQUE

Tandis que dans l'air lourd les follets obliques  
Vaguent perfidement au-dessus des trous,  
Les grands oiseaux de nuit au plumage roux  
Poussent lugubrement des cris faméliques,  
                    Diaboliques  
                    Sur les houx.

Des carcasses, cohue âpre et ténébreuse,  
Dansent au cimetière entre les cyprès ;  
Tout un bruissement lointain de forêts  
Se mêle au choc des os – plainte douloureuse. –  
                    Le vent creuse  
                    Les marais.

Entendez-vous mugir les vaches perdues,  
Sur un sol hérissé d'atroces cailloux  
Qui percent leurs sabots comme de grands clous ?  
Oh ! ces beuglements ! Les pauvres éperdues  
                    Sont mordues  
                    Par les loups !

Sous les vents, le bateau qu'enchaîne une corde  
Au rivage pierreux crève son vieux flanc.  
Le chêne formidable en vain s'essoufflant  
Succombe : il faut que sous l'effroyable horde  
                    Il se torde  
                    En hurlant.

La nuit a tout noyé, mer ensorcelante,  
Berçant le rêve au bord de ses entonnoirs,

La lune, sur l'œil fou des grands désespoirs,  
Ne laisse pas filtrer sa lueur parlante.

Ô nuit lente !

Ô cieux noirs !



## LA GUEULE

Ô fatale rencontre ! au fond d'un chemin creux  
Se chauffait au soleil, sur le talus ocreux,  
Un reptile aussi long qu'un manche de quenouille.  
Mais le saut effaré d'une pauvre grenouille  
Montrait que le serpent ne dormait qu'à moitié !  
Et je laissai, l'horreur étranglant ma pitié,  
Sa gueule se distendre et, toute grande ouverte,  
Se fermer lentement sur la victime verte.  
Puis le sommeil reprit le hideux animal.  
La grenouille, c'est moi ! Le serpent, c'est le mal !

## LES VIEUX CHEVAUX

Je suis plein de respect pour la bête de somme,  
Et, pour moi, l'âne maigre et les chevaux poussifs  
Marchant devant le maître affreux qui les assomme,  
Sont de grands parias, résignés et pensifs.

Aux champs, dans leur jeunesse, aussi dodus qu'ingambes,  
Ils avaient du foin vert, ils avaient du répit.  
Ils traînent maintenant leur vieux corps décrépit,  
Le séton au poitrail, et l'écorchure aux jambes.

Ils déferrent leur corne à force de tirer,  
Pleins d'ulcères hideux que viennent lacérer  
Les lanières du fouet et les mouches féroces.

Et l'homme, ce tyran qu'irrite la douceur,  
Les flagelle à deux mains, en hurlant : « Boitez, rosses,  
« Mais vous me servirez jusqu'à l'équarisseur ! »

## LE BŒUF

L'œil injecté de sang, le mufle dans l'eau sale,  
Un bœuf, à moitié mort de soif et de chaleur,  
Penchait sur le trottoir sa tête colossale  
Devant un boucher ivre et sourd à sa douleur.

À la fin, il tomba pesamment sur les pierres,  
Et, fracassé, vomit dans sa bave trois dents,  
Au milieu des lazzis de hideuses tripières  
Voyant en lui déjà des intestins pendants.

Affairés et flâneurs, hommes, enfants et femmes,  
Heurtant le pauvre bœuf de leurs rires infâmes,  
Absorbaient le peu d'air qu'il tâchait de humer ;

Et dans un café sombre, oblong comme une bière,  
Ceux qui fument pour boire et boivent pour fumer  
Le regardaient mourir en dégustant leur bière.

## LA RUINE MAUDITE

De tous côtés, la ronce, effroyable broussaille,  
Grimpe féroce au long de la muraille.  
Sur un long banc de pierre, affreux comme un tombeau,  
Mélancoliquement médite un vieux corbeau.  
Un grand saule, courbé comme un homme qui souffre,  
Baigne ses cheveux verts dans un horrible gouffre  
Qui dort plein de mystère et de lents grouillements.  
L'eau clapote, et l'on voit de moments en moments  
Une forme d'aspic, qui vaguement s'efface,  
Parfois entre les joncs bouger à la surface.  
Des champignons hideux, suppurant le poison,  
Poussent lugubrement aux coins de la maison,  
Et le reptile meurt à côté de leur tige.  
Un puits, dont l'aspect seul donnerait le vertige,  
Ouvre sa large gueule au milieu de la cour.  
Un énorme lézard sur la margelle court  
Et cherche sous la brume, affolé, presque roide,  
Un rayon de soleil pour chauffer sa peau froide.

## LES ARBRES

Arbres, grands végétaux, martyrs des saisons fauves,  
Sombres lyres des vents, ces noirs musiciens,  
Que vous soyez feuillus ou que vous soyez chauves,  
Le poète vous aime et vos spleens sont les siens.

Quand le regard du peintre a soif de pittoresque,  
C'est à vous qu'il s'abreuve avec avidité,  
Car vous êtes l'immense et formidable fresque  
Dont la terre sans fin pare sa nudité.

De vous un magnétisme étrange se dégage,  
Plein de poésie âpre et d'amères saveurs ;  
Et quand vous bruissez, vous êtes le langage  
Que la nature ébauche avec les grands rêveurs.

Quand l'éclair et la foule enflent rafale et grêle,  
Les forêts sont des mers dont chaque arbre est un flot.  
Et tous, le chêne énorme et le coudrier grêle,  
Dans l'opaque fouillis poussent un long sanglot.

Alors, vous qui parfois, muets comme des marbres,  
Vous endormez, pareils à des cœurs sans remords,  
Vous tordez vos grands bras, vous hurlez, pauvres arbres,  
Sous l'horrible galop des éléments sans mors.

L'été, plein de langueurs, l'oiseau clôt ses paupières  
Et dort paisiblement sur vos mouvants hamacs,  
Vous êtes les écrans des herbes et des pierres  
Et vous mêlez votre ombre à la fraîcheur des lacs.

Et quand la canicule, aux vivants si funeste,  
Pompe les étangs bruns, miroirs des joncs fluets,  
Dans l'atmosphère lourde où fermente la peste,  
Vous immobilisez vos branchages muets.

Votre mélancolie, à la fin de l'automne,  
Est pénétrante, alors que sans fleurs et sans nids,  
Sous un ciel nébuleux où d'heure en heure il tonne,  
Vous semblez écrasés par vos rameaux jaunis.

Les seules nuits de mai, sous les rayons stellaires,  
Aux parfums dont la terre emplît ses encensoirs,  
Vous oubliez parfois vos douleurs séculaires  
Dans un sommeil bercé par le zéphyr des soirs.

Une brume odorante autour de vous circule  
Quand l'aube a dissipé la nocturne stupeur,  
Et, quand vous devenez plus grands au crépuscule,  
Le poète frémit comme s'il avait peur.

Sachant qu'un drame étrange est joué sous vos dômes,  
Par les bêtes le jour, par les spectres la nuit,  
Pour voir rôder les loups et glisser les fantômes,  
Vos invisibles yeux s'ouvrent au moindre bruit.

Et le soleil vous mord, l'aquilon vous cravache,  
L'hiver vous coud tout vifs dans un froid linceul blanc,  
Et vous souffrez toujours jusqu'à ce que la hache  
Taillade votre chair et vous tranche en sifflant.

Partout où vous vivez, chênes, peupliers, ormes,  
Dans les cités, aux champs, et sur les rocs déserts,  
Je fraternise avec les tristesses énormes

Que vos sombres rameaux épandent par les airs.

## LE CRAPAUD

Ô vivante et visqueuse extase  
Accroupie au bord des marais,  
Pèlerin morne de la vase,  
Des vignes et des bruns guérets,

Paria, dont la vue inspire  
De l'horreur aux pestiférés,  
Crapaud, inconscient vampire  
Des vaches sommeillant aux prés ;

Infime roi des culs-de-jatte  
Écrasé par ta pesanteur,  
Sombre forçat tirant la patte  
Avec une affreuse lenteur,

À toi que Dieu semble maudire,  
À toi, doux martyr des enfants,  
Le cœur ému, je viens te dire  
Que je te plains et te défends.

Ton pauvre corps, lorsque tu bouges,  
Est inquiet et tourmenté,  
Et ce qui sort de tes yeux rouges,  
C'est une immense humilité.

Je t'aime, monstre épouvantable,  
Que j'ai vu grim pant l'autre soir,  
Avec un effort lamentable,  
Dans l'épaisseur du buisson noir.



Loin de l'homme et de la vipère,  
Loin de tout ce qui frappe et mord,  
Je te souhaite un bon repaire,  
Obscur et froid comme la mort.

Fuis vers une mare chargée  
De brume opaque et de sommeil,  
Et que n'auront jamais figée  
Les yeux calcinants du soleil.

Qu'un ciel à teintes orageuses,  
Toujours plein de morosité,  
Sur tes landes marécageuses  
Éternise l'humidité ;

Pour que toi, le rôdeur des flaques,  
Tu puisses faire tes plongeurs  
Dans de délicieux cloaques  
Frais, sous le fouillis vert des joncs.

Dans la grande paix sépulcrale  
De la nuit qui tombe des cieux,  
Lorsque le vent n'est plus qu'un râle  
Dans les arbres silencieux,

Unis-toi sous la froide lune,  
Qui t'enverra son regard blanc,  
À la femelle molle et brune  
Bavant de plaisir à ton flanc !

Dans les nénuphars, jamais traîtres,  
Humez l'amour, l'amour béni,  
Qui donne aux plus horribles êtres

Les ivresses de l'infini.

Et puis, chemine, lent touriste,  
De la mare au creux du sapin,  
En chuchotant ton cri plus triste  
Que tous les mineurs de Chopin.

Rampe à l'aise, deviens superbe  
De laideur grasse et de repos,  
Dans la sécurité d'une herbe  
Où ne vivront que des crapauds !

De l'hiver à la canicule  
Puisses-tu savourer longtemps  
L'ombre vague du crépuscule  
Près des solitaires étangs !

Puisse ta vie être un long rêve  
D'amour et de sérénité !  
Sois la hideur ravie, et crève  
De vieillesse ou de volupté !

## LA LAVEUSE

Voici l'heure où les ménagères  
Guettent le retour des bergères.  
Avec des souffles froids et saccadés, le vent  
Fait moutonner au loin les épaisses fougères  
Dans le jour qui va s'achevant.

Là-bas sur un grand monticule  
Un moulin à vent gesticule.  
Les feuilles d'arbre ont des claquements de drapeaux,  
Et l'hymne monotone et doux du crépuscule  
Est entonné par les crapauds.

Des silhouettes désolées  
Se convulsent dans les vallées,  
Et, sur les bords herbeux des routes sans maisons,  
Les mètres de cailloux semblent des mausolées  
Qui dorment parmi les gazons.

Déjà plus d'un hibou miaule,  
Et le pâtre, armé d'une gaule,  
Par des chemins boueux, profonds comme des trous,  
S'en va passer la nuit sur l'herbe, au pied d'un saule,  
Avec ses taureaux bruns et roux.

Dans la solitude profonde  
Les vieux chênes à tête ronde,  
Fantastiques, ont l'air de vouloir s'en aller  
Au fond de l'horizon, que le brouillard inonde,  
Et qui paraît se reculer.

Mais les choses dans la pénombre  
Se distinguent : figure, nombre  
Et couleur des objets inertes ou bougeurs,  
Tout cela reste encor visible, quoique sombre,  
Sous les nuages voyageurs.

Or, à cette heure un peu hagarde,  
Je longe une brande blafarde,  
Et pour me rassurer je chante à demi-voix,  
Lorsque soudain j'entends un bruit sec. – Je regarde,  
Pâle, et voici ce que je vois :

Au bord d'un étang qui clapote,  
Une vieille femme en capote,  
À genoux, les sabots piqués dans le sol gras,  
Lave du linge blanc et bleu qu'elle tapote  
Et retapote à tour de bras.

– « Par où donc est-elle venue,  
« Cette sépulcrale inconnue ? »  
Et je m'arrête alors, pensif et répétant,  
Au milieu du brouillard qui tombe de la nue,  
Ce soliloque inquiétant.

Ceil creux, nez crochu, bouche plate,  
Sec et mince comme une latte,  
Ce fantôme laveur d'un âge surhumain,  
Horriblement coiffé d'un mouchoir écarlate,  
Est là, presque sur mon chemin.

Et la centenaire aux yeux jaunes,  
Accroupie au pied des grands aunes,  
Sorcière de la brande où je m'en vais tout seul,

Frappe à coups redoublés un drap, long de trois aunes,  
Qui pourrait bien être un linceul.

Alors, tout à l'horreur des choses  
Si fatidiques dans leurs poses,  
Je sens la peur venir et la sueur couler,  
Car la hideuse vieille en lavant fait des pauses  
Et me regarde sans parler.

Et le battoir tombe et retombe  
Sur cette nappe de la tombe,  
Mêlant son diabolique et formidable bruit  
Aux sifflements aigus du vent qui devient trombe ;  
Et tout s'efface dans la nuit.

- « Si loin ! pourvu que je me rende ! »  
Et je me sauve par la brande  
Comme si je sentais la poursuite d'un pas ;  
Et dans l'obscurité ma terreur est si grande  
Que je ne me retourne pas.

Ici, là, fondrière ou flaque,  
Complices de la nuit opaque !  
Et la rafale beugle ainsi qu'un taureau noir,  
Et voici que sur moi vient s'acharner la claque  
De l'abominable battoir.

Enfin, ayant fui de la sorte  
À travers la campagne morte,  
J'arrive si livide, et si fou de stupeur  
Que lorsque j'apparais brusquement à la porte  
Mon apparition fait peur !

## LA DÉLIVRANCE

Plus d'obsessions vipérines !  
Plus de chuchotements pervers !  
L'azur des grands cieus découverts  
Sourit à mes humeurs chagrines.

De grosses perles purpurines  
Scintillent dans les rameaux verts.  
Plus d'obsessions vipérines !  
Plus de chuchotements pervers !

Le zéphyr, doux à mes narines,  
Souffle des parfums dans les airs  
Et baise les étangs déserts,  
Transparents comme des vitrines.  
Plus d'obsessions vipérines !

## LA PETITE GARDEUSE D'OIES

Ma petite gardeuse d'oies,  
Par les prés et les chemins creux,  
Tu redis ton branle amoureux  
Aux buissons verts que tu coudoies.

Tu vas éparpillant tes joies  
Sur l'herbe et les talus pierreux,  
Ma petite gardeuse d'oies,  
Par les prés et les chemins creux ;

Et sans penser qu'un jour leurs foies  
Feront des pâtés savoureux,  
Tu suis tes gros jars bienheureux,  
Car jamais tu ne les rudoies,  
Ma petite gardeuse d'oies.

## DANS L'ÉTABLE

Quelle paix ont les araignées  
Aux solives comme aux carreaux !  
Ici, des ais de tombereaux,  
Là, des pioches et des cognées.

Je viens d'échanger des poignées  
De main avec les pastoureaux ;  
Quelle paix ont les araignées  
Aux solives comme aux carreaux !

Sur des litières bien soignées  
Je vois ruminer les taureaux  
Qui parfois entre les barreaux  
Passent leurs têtes refrognées.  
– Quelle paix ont les araignées !



## LES CONSEILLERS MUNICIPAUX

Les conseillers municipaux  
Sont tous attablés à l'auberge.  
Ils n'ont pas figure de cierge  
Sous les grands bords de leurs chapeaux.

Elle a mis tous ses oripeaux,  
La servante robuste et vierge :  
Les conseillers municipaux  
Sont tous attablés à l'auberge.

Léchant les plats, vidant les pots,  
Chacun s'empiffre et se goberge :  
Monsieur le maire les héberge !  
– Ils ont assez parlé d'impôts,  
Les conseillers municipaux.

## LA SIESTE

En regardant sauter les geais  
Sur les hautes branches d'un chêne,  
Délivré du spleen qui m'enchaîne,  
Béatement je m'allongeais.

Oh ! comme alors je me plongeais  
Dans la quiétude sereine,  
En regardant sauter les geais  
Sur les hautes branches d'un chêne !

Et, sans traiter un des sujets  
Dont j'avais la cervelle pleine,  
J'attendais que la nuit d'ébène  
Eût effacé tous les objets,  
En regardant sauter les geais.

## LA MORT DU COCHON

Moi, qui l'avais vu si petit,  
Je fus tout chagrin de sa perte,  
Et cette pauvre masse inerte  
Ne m'inspira nul appétit.

Lorsque chacun se divertit  
Et festoya dans l'herbe verte,  
Moi, qui l'avais vu si petit,  
Je fus tout chagrin de sa perte.

Mais la porchère compatit  
À son sort, dans la cour déserte,  
Car, en voyant sa bête ouverte,  
Ce sanglot de son cœur sortit :  
« Moi qui l'avais vu si petit ! »

## LE CONVOI FUNÈBRE

Le mort s'en va dans le brouillard  
Avec sa limousine en planches.  
Pour chevaux noirs deux vaches blanches,  
Un chariot pour corbillard.

Hélas ! c'était un beau gaillard  
Aux yeux bleus comme les pervenches !  
Le mort s'en va dans le brouillard  
Avec sa limousine en planches.

Pas de cortège babillard.  
Chacun en blouse des dimanches,  
Suit morne et muet sous les branches.  
Et, pleuré par un grand vieillard,  
Le mort s'en va dans le brouillard.

## LES DINDONS

Ils vont la queue en éventail,  
À la file, par les sentiers,  
Glougloutinant des jours entiers :  
Aux champs, c'est le menu bétail.

Doux pèlerins, sans attirail,  
Et béats comme des rentiers,  
Ils vont la queue en éventail,  
À la file, par les sentiers.

Parfois pour caravansérail  
Ils ont de grands jardins fruitiers,  
Et là, prenant des airs altiers,  
Sans redouter l'épouvantail,  
Ils vont la queue en éventail.

## LE LÉZARD

Sur le vieux mur qui se lézarde,  
Que de lézards gris ! ça fourmille !  
Quand je m'en vais dans la charmille,  
Toutes les fois je les regarde.

L'un d'eux sur ma main se hasarde,  
Car moi, je suis de la famille.  
Sur le vieux mur qui se lézarde,  
Que de lézards gris ! ça fourmille !

Je n'ai point la mine hagarde  
Pour la bestiole gentille,  
Et c'est en paix qu'elle frétille,  
Se sachant bien en bonne garde  
Sur le vieux mur qui se lézarde.

## LA VIPÈRE

Pauvre serpent, montre ta tête  
Aplatie et triangulaire.  
Par ce soleil caniculaire  
Dors en paix, formidable bête !

Tu siffles comme une tempête,  
Mais j'ai pitié de ta colère.  
Pauvre serpent, montre ta tête  
Aplatie et triangulaire !

C'est bien doux qu'ici je m'arrête :  
Sans te bénir, je te tolère,  
Car aujourd'hui l'amour m'éclaire,  
Et j'en ai l'âme toute en fête.  
Pauvre serpent ! montre ta tête !

## L'ÉCREVISSE

Elle voyage à sa façon  
Autour d'un petit rocher maigre ;  
Son ruisseau, chuchoteur allègre,  
Est caché par un grand buisson.

Tandis qu'un merle polisson  
Raille un pivert à la voix aigre,  
Elle voyage à sa façon  
Autour d'un petit rocher maigre.

Et, lente comme un limaçon,  
Noire comme la peau d'un nègre,  
Narguant le poivre et le vinaigre,  
Et le rouge de la cuisson,  
Elle voyage à sa façon.



## LA BOUCHÈRE

La vache lentement chemine  
Entre le chaume et le regain ;  
La bouchère suit, cou sanguin,  
Moustache noire et belle mine.

Par instants, son œil s'illumine :  
Elle a dû faire un fameux gain !  
- La vache lentement chemine  
Entre le chaume et le regain.

Et tandis qu'à chaque chaumine  
S'arrête le petit doguin,  
Devant la commère en béguin,  
- Douce et blanche comme une hermine,  
La vache lentement chemine.

## LE VER LUISANT

Le petit ver luisant dans l'herbe  
S'allume cette fois encor  
À la même place ! Le cor  
Pleure au loin ; la nuit est superbe.

Au doux âge où l'on est imberbe,  
Je l'admirais comme un trésor.  
– Le petit ver luisant dans l'herbe  
S'allume cette fois encor.

Mais, dira le penseur acerbe :  
« Tout ce qui reluit n'est pas or ! »  
Moi, je réponds à ce butor,  
Que j'aime, en dépit du proverbe,  
Le petit ver luisant dans l'herbe.

## L'AMAZONE

Sur les grandes bouses de vache  
Le soleil met un ton pourpré.  
Elle chevauche au fond du pré  
Avec un petit air bravache.

Elle effleure de sa cravache  
Le cou d'un alezan doré.  
Sur les grandes bouses de vache  
Le soleil met un ton pourpré.

Mais son long voile bleu la cache,  
Je ne puis la voir à mon gré ;  
Et mon regard tombe navré,  
Et machinalement s'attache  
Sur les grandes bouses de vache.

## L'ÉCUREUIL

Le petit écureuil fait de la gymnastique  
Sur un vieux chêne morne où foisonnent les guis.  
Les rayons du soleil, maintenant alanguis,  
Ont laissé le ravin dans un jour fantastique.

Le paysage est plein de stupeur extatique ;  
Tout s'ébauche indistinct comme dans un croquis.  
Le petit écureuil fait de la gymnastique  
Sur un vieux chêne morne où foisonnent les guis.

Tout à l'heure, la nuit, la grande narcotique,  
Posera son pied noir sur le soleil conquis ;  
Mais, d'ici là, tout seul, avec un charme exquis,  
Acrobate furtif de la branche élastique,  
Le petit écureuil fait de la gymnastique.

## L'HORLOGE

À son tic-tac mélancolique,  
La fermière écosse des pois.  
- La nuit noire comme la poix  
S'avance d'un pas diabolique.

Cependant, qu'un chat famélique  
Guigne ses deux énormes poids,  
À son tic-tac mélancolique,  
La fermière écosse des pois.

Quand son tintement métallique  
Vibre dans sa cage de bois,  
Je frissonne un peu, mais je bois  
L'extase douce et bucolique  
À son tic-tac mélancolique.

## LE PIVERT

Dans la grande chênaie, à l'ombre du coteau,  
Je m'en vais en fumant, seul, à pas de tortue,  
Par la petite route âpre et si peu battue,  
Quand un pivert criard arrive d'un plateau.

- Son long bec, lui servant de vrille et de couteau,  
Déloge les fourmis d'une branche tortue.  
Dans la grande chênaie, à l'ombre du coteau,  
Je m'en vais en fumant, seul, à pas de tortue.

Et gai, puisque mon crâne échappe à son étau,  
J'admire sur un tronc, que la vieillesse tue,  
Le joli perforeur dont la tête pointue  
Se relève et s'abat comme un petit marteau,  
Dans la grande chênaie, à l'ombre du coteau.

## À LA JEUNE PINTADE

Je te mets en capilotade  
Si je te prends à batailler :  
Assez longtemps le poulailler  
A souffert ta rodomontade.

Je t'en préviens, jeune pintade,  
Comme un bourreau, sans sourciller.  
Je te mets en capilotade  
Si je te prends à batailler.

Je te passe encor la boutade  
Et ta façon de piailler  
Qui m'empêche de travailler ;  
Mais, à la première incartade,  
Je te mets en capilotade !

## LA CUISINIÈRE

Au bruit sempiternel du canon de sureau  
Qu'un petit garçon bourre et rebourre sans trêve,  
La bonne au coin du feu s'assoupit dans un rêve  
Entre le chien blanchâtre et le matou noiraud.

Et la voilà qui dort, un pied sur le barreau  
D'une chaise en bois blanc dont la paille se crève,  
Au bruit sempiternel du canon de sureau  
Qu'un petit garçon bourre et rebourre sans trêve.

Mais la bonne ouvre l'œil, car le vieux hobereau  
La secoue à deux bras : – Qu'est-ce ? dit Geneviève.  
– Ce que c'est ! ventrebleu ! que le diable t'enlève ! »  
Hélas ! elle a laissé tout brûler un perdreau,  
Au bruit sempiternel du canon de sureau.



## LE JAMBON

Je le vois toujours, ce jambon,  
Avec un appétit nouveau.  
Fier, il pendait au soliveau  
Antique et noir comme un charbon.

Oh ! devait-il être assez bon !  
Gros comme une cuisse de veau !  
Je le vois toujours, ce jambon.  
Avec un appétit nouveau.

Il me hantait pour tout de bon  
L'estomac comme le cerveau,  
Mais je viens d'en manger. Bravo !  
Cette chair est un vrai bonbon.  
- Je le vois toujours ce jambon.

## LA BELLE PORCHÈRE

La porchère va remplir l'auge  
De son mouillé d'eau de vaisselle.  
Les deux bras nus jusqu'à l'aisselle,  
Elle va, vient, court et patauge.

- L'air est plein d'une odeur de sauge.  
La lumière partout ruisselle.  
La porchère va remplir l'auge  
De son mouillé d'eau de vaisselle.

Et ma foi ! mon désir se jauge  
Aux charmes de la jouvencelle :  
Je suis fou de cette pucelle.  
- Allons ! verrats, quittez la bauge !  
La porchère va remplir l'auge.

## LA TRICOTEUSE

Tu tricotais ton bas de laine,  
Toute rose et toute mignarde,  
Ô ma friponne campagnarde,  
Quand je t'abordai hors d'haleine.

- Suis-je encore loin de la plaine ?  
- Oui, monsieur, fis-tu goguenarde.  
Tu tricotais ton bas de laine,  
Toute rose et toute mignarde.

Or, j'avais bu comme Silène,  
Et j'étais d'humeur si gaillarde,  
Que je dis : « Tant pis ! je m'attarde ! »  
Et quand je partis à grand'peine,  
Tu tricotais ton bas de laine.

## LA BOURRIQUE

La bourrique luisante et forte  
Brait tous les jours, à la même heure,  
Devant la rustique demeure,  
De la plus lamentable sorte.

Ses hi-han disent : « Je suis morte  
De soif ! un peu d'eau ! la meilleure ! »  
La bourrique luisante et forte  
Brait tous les jours, à la même heure.

Et ma foi ! le seau qu'on lui porte  
N'est pas un de ceux qu'elle effleure :  
Elle y boit que son muflé en pleure !  
Et puis elle broute à la porte,  
La bourrique luisante et forte.

## LE LIÈVRE

Le lièvre, le long du fossé,  
S'en revenait d'un pied qui boite,  
Et son allure maladroite  
Révélaît qu'il était blessé.

Tout fumant, le poil hérissé,  
La bouche en sang, l'oreille droite,  
Le lièvre, le long du fossé,  
S'en revenait d'un pied qui boite.

- « Ah ! s'il pouvait être pansé !  
Mais la pauvre bête est bien coite. »  
Et quand j'arrivai le front moite,  
Hélas ! il avait trépassé,  
Le lièvre, le long du fossé.

## LE PETIT COQ

Mon âme veuve les jalouse  
La poulette et le petit coq.  
- En plein soleil, près d'un vieux soc,  
Tous deux vont picotant la bouse.

En vain je vis avec la blouse,  
Avec le chêne, avec le roc :  
Mon âme veuve les jalouse  
La poulette et le petit coq.

- Chemin faisant, sur la pelouse,  
Que de fois, avec l'air ad hoc,  
Le petit mari - toc toc toc -  
Caresse la petite épouse !  
Mon âme veuve les jalouse.

## LE CHASSEUR EN SOUTANE

Il tire aussi bien qu'il pérore,  
Le grand curé sec et rustaud.  
– Pour s'en aller chasser plus tôt,  
Il dit sa messe dès l'aurore.

Ce n'est pas en vain qu'il explore  
Le bois, la brande et le plateau !  
Il tire aussi bien qu'il pérore,  
Le grand curé sec et rustaud.

Mais son tricorne qu'il décore  
D'une plume de cailleteau  
Se profile au flanc du coteau.  
Un coup part ! ... C'est un lièvre encore.  
Il tire aussi bien qu'il pérore.

## LES CHÂTAIGNES

- « Oh ! chère mignonne, tu saignes ! »  
Et je suçai son joli doigt,  
Comme tout amoureux le doit.  
Gare aux piqûres de châtaignes !

Libres des grands et petits peignes,  
Ses cheveux flottaient dans l'air froid.  
- « Oh ! chère mignonne, tu saignes ! »  
Et je suçai son joli doigt.

- « Fi ! c'est mal qu'ainsi tu m'étreignes. »  
C'était l'heure où le jour décroît.  
- « Laisse-moi bien vite ! on nous voit ! »  
- « Ce n'est pas quelqu'un que tu craignes !  
« Oh ! chère mignonne, tu saignes. »



## LE TOURISTE

Le plein midi darde ses flèches  
Dans l'air chaud comme une fournaise.  
Je chemine tout à mon aise,  
Loin des fiacres et des calèches.

Ici, promenades et pêches.  
J'aime ça, ne vous en déplaise ;  
Le plein midi darde ses flèches  
Dans l'air chaud comme une fournaise.

Cher pays, comme tu m'allèches  
Par tes rocs et ta terre glaise !  
Je n'ai pas de jument anglaise,  
Mais j'ai deux jambes toujours fraîches.  
Le plein midi darde ses flèches.

## LE PETIT CHALET

Qu'elle aime ce petit chalet  
D'une si plaisante carcasse !  
Le fait est qu'il est si cocasse,  
Qu'il m'inspire ce rondelet.

Dans ce castel humble et drôlet,  
Elle brode, lit et fricasse.  
Qu'elle aime ce petit chalet  
D'une si plaisante carcasse !

Elle y goûte un bonheur complet.  
Et puis, qu'elle paix efficace !  
Personne ici qui la tracasse,  
Elle y vit comme ça lui plaît.  
Qu'elle aime ce petit chalet !

## MA VIEILLE PIPE

Quand j'ai ma pipe en merisier,  
Toute mon âme se parfume ;  
Et je la fume et la refume,  
Sans pouvoir me rassasier.

Cet automne, à son cher brasier,  
J'ai nargué le vent et la brume.  
Quand j'ai ma pipe en merisier  
Toute mon âme se parfume.

Elle n'a qu'un tuyau d'osier ;  
Mais les vers coulent de ma plume,  
Toutes les fois que je l'allume,  
Et j'ai de quoi m'extasier,  
Quand j'ai ma pipe en merisier.

## LES MARGOTS

Les corneilles et les margots  
Adorent ce pacage herbeux.  
En voilà des oiseaux verbeux  
Qui ne sont pas du tout nigauds !

Aussi lents que des escargots,  
Çà et là paissent les grands bœufs.  
Les corneilles et les margots  
Adorent ce pacage herbeux.

Là-bas, sur les tas de fagots,  
Et sur les vieux chênes gibbeux,  
Tout autour du marais bourbeux,  
En font-elles, de ces ragots,  
Les corneilles et les margots !

## MES PIPES

Le jour comme à minuit  
    Je fume.  
Car le tabac parfume  
    L'ennui.  
Ô mes pipes, sans bruit,  
Dans vos nimbes de brume  
    Je hume  
    La nuit !

Que deviendrait sans vous  
    Ma chambre,  
Calumets à bout d'ambre  
    Si doux,  
Lorsqu'avec des cris fous  
Geint le vent de décembre  
    Qui cambre  
    Les houx ?

Et quand les nuits sont brèves,  
    Au mois  
Des jeux, des doux émois,  
    Des sèves,  
Vous m'enivrez sans trêves :  
Avec vous, dans les bois,  
    Je bois  
    Des rêves.

Ô filles, ô cafardes,  
    Je hais  
Vos faces à jamais

Blafardes.  
Ève, en vain tu te fardes.  
Pour femmes, désormais,  
J'ai mes  
Bouffardes.

Embaumez donc mes jours,  
Charmeuses,  
Ô pipes, mes brumeuses  
Amours !  
Et dans tous mes séjours,  
Restez, mes endormeuses,  
Fumeuses  
Toujours.

## LE SOLILOQUE D'UN MENUISIER

« Encore un clou ! plus qu'un, et ma besogne est faite.  
« Je m'en doutais ; c'est drôle et, sans être prophète,  
« Je m'étais toujours dit : « Ce riche mourra tôt. »  
« Je n'ai pas épargné les bons coups de marteau,  
« Et je puis me vanter que sa bière est parfaite !  
« J'ai vu sa face : elle est horrible et stupéfaite !  
« Il sera mort sans doute au milieu d'une fête.  
« Bah ! cousons fortement son affreux paletot :  
    « Encore un clou ! »

« C'est le sort, chacun meurt : en bas, et sur le faite.  
« Tous les vainqueurs du monde ont chez moi leur défaite.  
« Hélas ! j'aurai mon tour ! Un confrère bientôt  
« Peut s'écrier, penché sur mon dernier manteau :  
« – Sa bière, dans vingt ans, ne sera pas défaite.  
    « Encore un clou ! »

## LE PÊCHEUR À LA LIGNE

Mon liège fait plus d'un plongeon  
Dans l'onde au lit de sable fin.  
Ça mord à tout coup ; mais enfin  
Je n'ai pas pris un seul goujon.

Et je tiens ma perche de jonc,  
Patient comme un séraphin.  
Mon liège fait plus d'un plongeon  
Dans l'onde au lit de sable fin ;

Derrière moi, le vieux donjon ;  
Devant, un horizon sans fin.  
Un brochet dort comme un dauphin  
À fleur d'eau, près d'un sauvageon.  
Mon liège fait plus d'un plongeon.



## LE FACTEUR RURAL

Par la traverse et par la route,  
Il abat kilomètre et lieue ;  
Et, quand il rentre à sa banlieue,  
Il est si tard qu'il n'y voit goutte.

- Dans les prés, un troupeau qui broute ;  
Sur les buissons, un hoche-queue.  
Par la traverse et par la route,  
Il abat kilomètre et lieue.

À son aspect, le chien veloute  
Sa langue, en remuant la queue ;  
Et les richards en blouse bleue  
Lui font casser plus d'une croûte  
Par la traverse et par la route.

## LES DEMOISELLES

Rasant la mare de leurs ailes  
Que le soleil rend irisées,  
Elles ne sont jamais posées,  
Les inconstantes demoiselles.

Plus vives que les hirondelles,  
Elles voltigent, d'air grisées,  
Rasant la mare de leurs ailes  
Que le soleil rend irisées.

- « C'est l'image des infidèles  
« Par qui nos âmes sont brisées ! »  
Ainsi je songe à mes croisées  
En regardant les toutes belles  
Rasant la mare de leurs ailes.

## LA RAINETTE

Ma bonne petite rainette,  
À toi ce rondel amical.  
- Le vent hurle comme un chacal  
Autour de notre maisonnette.

- Elle te guigne, la minette,  
Du haut d'un vieux meuble bancal.  
Ma bonne petite rainette,  
À toi ce rondel amical.

Ta monotone chansonnette  
N'a pourtant rien de musical ;  
Mais tu me plais dans ce bocal,  
Sur ton échelle mignonnette,  
Ma bonne petite rainette.

## LA CHÈVRE

Ma bonne chèvre limousine,  
Gentille bête à l'œil humain,  
J'aime à te voir sur mon chemin,  
Loin de la gare et de l'usine.

Toi que la barbe encapucine,  
Tu gambades comme un gamin,  
Ma bonne chèvre limousine,  
Gentille bête à l'œil humain.

Je vais à la ferme voisine,  
Mais je te jure que demain  
Tu viendras croquer dans ma main  
Du sucre et du sel de cuisine,  
Ma bonne chèvre limousine.

## LE CABRIOLET

Dans mon petit cabriolet  
Je ramenaï la grosse Adèle.  
Tête basse, ma haridelle  
Mélancolique détalait.

Mon jeune chien cabriolait  
Et courait après l'hirondelle.  
Dans mon petit cabriolet  
Je ramenaï la grosse Adèle.

Or, aux frissons de son mollet  
Je lui parlai d'amour fidèle,  
Tant et si bien que j'obtins d'elle  
Le baiser que mon cœur voulait,  
Dans mon petit cabriolet.

## LA FILLE AUX PIEDS NUS

Dans le champ planté de colzas,  
De luzerne et de betteraves,  
Devant les grands bœufs doux et graves  
Je passais comme tu passas.

Longtemps avec moi tu causas,  
Par un matin des plus suaves,  
Dans le champ planté de colzas,  
De luzerne et de betteraves.

Et si bien tu t'apprivoisas,  
Toi la fille aux pieds nus, qui braves  
L'herbe humide et le bord des gaves,  
Qu'en souriant tu me baisas,  
Dans le champ planté de colzas !

## LA CHANSON DE LA PERDRIX GRISE

La chanson de la perdrix grise  
Ou la complainte des grillons,  
C'est la musique des sillons  
Que j'ai toujours si bien comprise.

Sous l'azur, dans l'air qui me grise,  
Se mêle au vol des papillons  
La chanson de la perdrix grise  
Ou la complainte des grillons.

Et l'ennui qui me martyrise  
Me darde en vain ses aiguillons,  
Puisqu'à l'abri des chauds rayons  
J'entends sur l'aile de la brise  
La chanson de la perdrix grise.

## LES BABILLARDES

Bavardes comme des perruches,  
Elles cheminent vers le puits  
Qui bâille au milieu des grands buis.  
- Les abeilles rentrent aux ruches.

En grignotant le pain des huches,  
Elles font des haltes, et puis,  
Bavardes comme des perruches,  
Elles cheminent vers le puits.

Elles vont balançant leurs cruches,  
Et moi, des yeux, tant que je puis,  
Dans le crépuscule je suis  
Ces diseuses de fanfreluches,  
Bavardes comme des perruches.



## LE PETIT RENARDEAU

Au bord de l'étang, le petit renardeau  
Suit à pas de loup sa mère la renarde,  
Qui s'en va guettant, sournoise et goguenarde,  
Le canard sauvage ou bien la poule d'eau.

- Des nuages bruns couvrent d'un noir bandeau  
Le soleil sanglant que l'âpre nuit poignarde.  
Au bord de l'étang, le petit renardeau  
Suit à pas de loup sa mère la renarde.

Sur un bois flottant qui lui sert de radeau,  
Soudain la rôdeuse en tremblant se hasarde ;  
Et moi, curieux et ravi, je regarde,  
Caché par les joncs comme par un rideau,  
Au bord de l'étang le petit renardeau.

## LES MAUVAIS CHAMPIGNONS

Les empoisonneurs et les empoisonneuses  
Tireraient parti de ces champignons verts,  
Bruns, roux, noirs et bleus qui poussent de travers  
Dans l'affreux fouillis des herbes épineuses.

Ces plantes souvent sont si volumineuses  
Qu'on dirait, ma foi ! des parasols ouverts !  
Les empoisonneurs et les empoisonneuses  
Tireraient parti de ces champignons verts.

- Là, dans ce val aux pentes vertigineuses,  
Un poète aigu, maniaque et pervers,  
Pourrait composer d'abominables vers  
Qu'applaudiraient pour leurs rimes vénéneuses  
Les empoisonneurs et les empoisonneuses !

## LE CHIEN ENRAGÉ

Le chien noir me poursuit dans l'orage  
À travers de hideux pays plats,  
Et tous deux, tristes comme des glas,  
Nous passons labour et pâturage.

Il franchit buisson, mur et barrage...  
Et je n'ai pas même un échelas !  
Le chien noir me poursuit dans l'orage  
À travers de hideux pays plats.

Et, songeant aux martyrs de la rage  
Qu'on étouffe entre deux matelas,  
Je chemine, effroyablement las,  
Presqu'à bout de force et de courage...  
Le chien noir me poursuit dans l'orage !

## LA LOCOMOTIVE

Dans la vespérale torpeur,  
Je fouette ma jument rétive  
Qui trotte ombrageuse et craintive  
En ruant sur mon chien jappeur.

- Et l'arbre fuit avec stupeur  
Comme une ombre lente et furtive.  
Dans la vespérale torpeur,  
Je fouette ma jument rétive.

Soudain passe à toute vapeur  
Une grande locomotive,  
Si lumineuse et si plaintive  
Que ma bête hennit de peur  
Dans la vespérale torpeur.

## LES CHAUVES-SOURIS

« Mais pourquoi voler avec tant de mystère  
« Et si longuement dans ces grands corridors ?  
« Vous seriez si bien à votre aise dehors,  
« Dans le brouillard frais qui tombe sur la terre.

« Vous avez sans doute un vol involontaire,  
« Ô chauves-souris noires comme un remords !  
« Mais pourquoi voler avec tant de mystère  
« Et si longuement dans ces grands corridors ?

« Pour ainsi hanter ce château solitaire,  
« Vous n'êtes pas des âmes de mauvais morts ?  
« Enfin, pour ce soir, vivent les esprits forts !  
« Je reste là, sans que la frayeur m'atterre.  
« Mais pourquoi voler avec tant de mystère ?

## RETOUR DE FOIRE

Dans le crépuscule d'automne  
Ils reviennent, les petits veaux.  
Porcs, génisses, bœufs et chevaux  
Suivent la route monotone.

De pauvres ânes qu'on bâtonne  
Hi-hannent par monts et par vaux.  
Dans le crépuscule d'automne  
Ils reviennent les petits veaux.

Un troupeau bêlant qui s'étonne  
D'aller par des chemins nouveaux  
Creux et noirs comme des caveaux,  
Se rassemble et se pelotonne,  
Dans le crépuscule d'automne !

## LA JARRETIÈRE

Cette vipère de buisson  
D'une grosseur surnaturelle  
Jarretiérait la pastourelle  
Qui donnait, un jour de moisson.

Au froid de ce vivant glaçon,  
Elle ouvrit l'œil et vit sur elle  
Cette vipère de buisson  
D'une grosseur surnaturelle.

Comment oublier la façon  
Dont la mignonne enfant si frêle,  
Pâle, du bout de mon ombrelle,  
Désenroula sans un frisson  
Cette vipère de buisson !

## LE RAT

Ma chatte avait peur de cet énorme rat  
Qui toutes les nuits dévalisait l'armoire,  
Rongeait aussi bien le bois que le grimoire  
Et fourrait partout son museau scélérat.

Lourd, il trottnait, fouilleur comme un verrat.  
Tout y passait : fil, toile, velours et moire !  
Ma chatte avait peur de cet énorme rat  
Qui toutes les nuits dévalisait l'armoire.

Il mangeait le cuir, le liège, et cætera,  
Renversait les pots et traînait l'écumoire ;  
Et même une nuit, si j'ai bonne mémoire,  
Je sentis sa queue ignoble sous mon drap.  
Ma chatte avait peur de cet énorme rat.



## LE CHAMP DU DIABLE

- Le merle fuit, plein de paniques,  
Les buissons recroquevillés :  
Entendez-vous sous les noyers  
Ces chuchotements ironiques ?

Quelles visions tyranniques !  
J'en ai les yeux écarquillés.

- Le merle fuit, plein de paniques,  
Les buissons recroquevillés.

Quant aux petits fumiers coniques,  
Ils sont horriblement grillés.

S'ils allaient être éparpillés  
Avec des fourches sataniques !

- Le merle fuit, plein de paniques.

## LA VIEILLE CROIX

Au bas de la route inclinée,  
Où se croisent quatre chemins,  
Comme un grand fantôme sans mains  
Se dresse une croix surannée.

Mais la farouche abandonnée  
Brave encor bien des lendemains,  
Au bas de la route inclinée  
Où se croisent quatre chemins.

Et la croix manchote et minée,  
De l'âge des vieux parchemins,  
Épouvante les yeux humains  
Comme une potence damnée,  
Au bas de la route inclinée.

## LES DEUX PETITS FRÈRES

Ils s'en reviennent de l'école,  
Un livre dans leur petit sac.  
- Au loin, on entend le ressac  
De la Creuse qui dégringole.

L'aîné rapporte une bricole,  
De la chandelle et du tabac.  
Ils s'en reviennent de l'école,  
Un livre dans leur petit sac.

Mais la nuit vient ; dans sa rigole  
La grenouille fait son coac,  
Et tous les deux, ayant le trac  
Et tirant leur pied qui se colle,  
Ils s'en reviennent de l'école.

## LE CHAT-HUANT

« Est-il sur un arbre où dans un creux de roche ?

« C'est drôle, ce cri qui part on ne sait d'où !

« Et puis, cet horrible et triste miaou

« Tantôt vient de loin et tantôt se rapproche.

« En vain je regarde ! En vain ma canne embroche

« Les buissons, et rôde au fond de chaque trou !

« Est-il sur un arbre ou dans un creux de roche ?

« C'est drôle, ce cri qui part on ne sait d'où !

« Il miaule encor : diable ! je me reproche

« D'avoir affronté ce maudit casse-cou.

« La nuit tombe avec un coassement fou ;

« Mais toujours la plainte introuvable m'accroche :

« Est-il sur un arbre ou dans un creux de roche ? »

## LES CORBEAUX

Les corbeaux volent en croassant  
Tout autour du vieux donjon qui penche ;  
Sur le chaume plat comme une planche  
Ils se sont abattus plus de cent.

Un deuil inexprimable descend  
Des arbres qui n'ont plus une branche.  
Les corbeaux volent en croassant  
Tout autour du vieux donjon qui penche.

Et tandis que j'erre en frémissant  
Dans le brouillard où mon spleen s'épanche,  
Tout noirs sur la neige toute blanche,  
Avides de charogne et de sang,  
Les corbeaux volent en croassant.

## L'HÔTE SUSPECT

Nous sommes bien seuls au bas de cette côte !  
Bien seuls ! Et minuit qui tinte au vieux coucou !  
J'ai peur ! l'étranger m'inquiète beaucoup.  
Il quitte le feu, s'en rapproche, s'en ôte,

Ne parle qu'à peine, et jamais à voix haute :  
Cet individu médite un mauvais coup !  
Nous sommes bien seuls au bas de cette côte !  
Bien seuls ! Et minuit qui tinte au vieux coucou !

Oh ! ce que je rêve est horrible : mon hôte  
Poursuit la servante avec un grand licou.  
J'accours ! mais je tombe un couteau dans le cou,  
Éclaboussé par sa cervelle qui saute...  
- Nous sommes bien seuls au bas de cette côte !

## LE CIMETIÈRE

Le cimetière aux violettes  
Embaume tous les alentours.  
Les lézards y font mille tours  
Au parfum de ses cassolettes.

Que de libellules follettes  
Y sont vaines de leurs atours !  
Le cimetière aux violettes  
Embaume tous les alentours.

Et, champ de morts, nid de squelettes  
Qui trompe le flair des vautours,  
Il dort au bas des vieilles tours,  
Entre ses roches maigrelettes,  
Le cimetière aux violettes.

## LE REBOUTEUX

Je n'irai pas dans son repaire,  
Je manquerai son rendez-vous,  
Car on le dit meneur de loups,  
Et grand ami de la vipère.

- Son empirisme qui prospère  
Rend plus d'un médecin jaloux !  
Je n'irai pas dans son repaire,  
Je manquerai son rendez-vous.

Il guérit tous ceux qu'il opère,  
Remet bras, jambes et genoux ;  
Mais, comme je crois, entre nous,  
Qu'il a le diable pour compère,  
Je n'irai pas dans son repaire !



## LE PÂTRE

Que ce pâtre à jambe de bois  
Est donc vieux malgré son jeune âge !  
- Il chante, comme c'est l'usage,  
Mais quelle épouvantable voix !

Jamais sourire plus narquois  
N'a ridé plus hideux visage.  
Que ce pâtre à jambe de bois  
Est donc vieux malgré son jeune âge !

Voici que ma chienne aux abois  
Flaire un calamiteux présage ;  
Quant à moi, dans le paysage,  
Je ne regarde et je ne vois  
Que ce pâtre à jambe de bois.

## LES DEUX LOUPS

Bruns et maigres comme des clous,  
Ils m'ont surpris dans la clairière,  
Et jusqu'au bord d'une carrière  
M'ont suivi comme deux filous.

- Jamais œil de mauvais jaloux  
N'eut de lueur plus meurtrière !  
Bruns et maigres comme des clous,  
Ils m'ont surpris dans la clairière.

- Mais la faim les a rendus fous,  
Car ils ont franchi ma barrière,  
Et les voilà sur leur derrière,  
À ma porte, les deux grands loups,  
Bruns et maigres comme des clous !

## LES CLOPORTES

Au bas d'un vieux mur qui s'écroule,  
Par-delà fermes et guérets,  
Les cloportes, lents et secrets,  
Rampaient, ignorés de la poule.

Je longeais un ruisseau qui coule,  
Lorsque j'aperçus les pauvrets  
Au bas d'un vieux mur qui s'écroule,  
Par-delà fermes et guérets.

- Comme ils étaient loin de la foule,  
Dans ces gravats mornes et frais !  
Je voulus les voir de plus près ;  
Mais ils se roulèrent en boule  
Au bas d'un vieux mur qui s'écroule.

## LA PLUIE

Par ce temps pluvieux qui fait pleurer ma vitre,  
Mon cœur est morfondu comme le passereau.  
Que faire ? encor fumer ? j'ai fumé déjà trop ;  
Lire ? je vais bâiller dès le premier chapitre.

En vain tous mes bouquins m'appellent, pas un titre  
Ne m'allèche. Oh ! le spleen, implacable bourreau !  
Par ce temps pluvieux qui fait pleurer ma vitre,  
Mon cœur est morfondu comme le passereau.

Et, miné par l'ennui rongeur comme le nitre,  
Je m'accoude en grinçant devant mon vieux bureau ;  
Mais ma plume se cabre et refuse le trot,  
Si bien que je m'endors le nez sur mon pupitre,  
Par ce temps pluvieux qui fait pleurer ma vitre.

## MA VIEILLE CANNE

Ma vieille canne au bout ferré,  
Tu supportes ma lassitude !  
Avec toi, pas d'inquiétude  
Où que mon pied soit empêtré !

Quand, pâle comme un déterré,  
Je marche dans la solitude,  
Ma vieille canne au bout ferré,  
Tu supportes ma lassitude.

Aussi longtemps que je vivrai,  
À toi ma franche gratitude !  
Si pleine de sollicitude,  
Tu guides mon pas effaré,  
Ma vieille canne au bout ferré.

## LE FEU FOLLET

Le petit feu follet qui danse devant moi,  
A l'air trop gracieux pour être un mauvais guide.  
Je ne lui prête aucune intention perfide,  
Et je crois sa lueur pleine de bonne foi.

Rebrousser chemin ? non ! me défier ? pourquoi ?  
C'est ma route, et d'ailleurs le sol n'est pas humide.  
Le petit feu follet qui danse devant moi  
A l'air trop gracieux pour être un mauvais guide.

Et, marchant au lointain roulement d'un convoi,  
J'abandonne mon âme à son rêve morbide  
Quand je plonge à mi-corps dans un borbier liquide ;  
Et plus j'enfonce, plus il raille mon effroi,  
Le petit feu follet qui danse devant moi !

## LE SOLITAIRE

Au sommet de la tour étrange

Habite un énorme crapaud.

- Qui peut t'avoir porté si haut ?

Est-ce un diable, ou bien est-ce un ange ?

- As-tu donc trouvé dans la fange

La puissante aile du gerfaut ?

Au sommet de la tour étrange

Habite un énorme crapaud.

- Ne crains pas que je te dérange !

Et, que tu sois bête, ou suppôt

De Satan, suinte à pleine peau,

Heureux comme un rat dans sa grange,

Au sommet de la tour étrange.

## LA LOUTRE

Bâillez donc à fleur d'eau, vieilles carpes d'étang,  
Puisque j'ai résolu d'exterminer la loutre.  
Je viens de décrocher mon fusil de sa poutre  
Pour vous sauver la vie, à vous que j'aime tant.

Je m'embusque et j'épie, ému, le cœur battant  
Vite et fort sous l'habit de chasseur qui m'accoutre.  
Bâillez donc à fleur d'eau, vieilles carpes d'étang,  
Puisque j'ai résolu d'exterminer la loutre.

La voici près du bord, elle va furetant...  
Oh ! la gueuse ! elle est ronde et pleine comme une outre.  
Visons bien ! car je veux la percer d'outré en outré...  
Et je tire ! Elle roule !... Oh ! que je suis content !  
Bâillez donc à fleur d'eau, vieilles carpes d'étang !



## MES GIROUETTES

Elles grincent, mes girouettes,  
Sur le pauvre toit en lambeaux.  
Tous les arbres, grands et nabots,  
Ont de lugubres silhouettes !

Dans la saison des alouettes,  
Quand les cieux dorment sans flambeaux,  
Elles grincent mes girouettes  
Sur le pauvre toit en lambeaux.

Comme elles font des pirouettes  
Dès que les jours ne sont plus beaux !  
Le matin, avec les corbeaux,  
Et le soir, avec les chouettes,  
Elles grincent mes girouettes !

## LA MORTE

Je viens d'enterrer ma maîtresse,  
Et je rentre, au déclin du jour,  
Dans ce gîte où la mort traîtresse  
A fauché mon dernier amour.

En m'en allant au cimetière  
Je sanglotais par les chemins,  
Et la nature tout entière  
Se cachait le front dans les mains.

Oh ! oui ! la nature était triste  
Dans ses bruits et dans sa couleur :  
Pour un jour, la grande Égoïste  
Se conformait à ma douleur.

La prairie était toute pleine  
De corneilles et de corbeaux,  
Et le vent hurlait dans la plaine  
Sous des nuages en lambeaux.

Roulant des pleurs sous ses paupières  
Un mouton bêlait dans l'air froid,  
Et de la branche au tas de pierres  
L'oiseau volait avec effroi.

L'herbe avait un frisson d'alarme,  
Et, le long de la haie en deuil  
Où tremblotait plus d'une larme,  
Mon chien aboyait au cercueil.

Et, comme moi, soleil, fleur, guêpe,  
Tout ce qui vole, embaume, ou luit,  
Tout semblait se voiler d'un crêpe,  
Et le jour était plein de nuit.

Donc, j'ai vu sa bière à la porte  
Tandis que l'on sonnait le glas ! ...  
Et maintenant, la pauvre morte  
Est dans la terre ! hélas ! hélas !

En vain, j'évoque la magie  
D'un être qui m'était si cher,  
Et mon corps a la nostalgie  
Épouvantable de sa chair ;

Ce n'est qu'en rêve que je touche  
Et que j'entends et que je vois  
Ses yeux, son front, ses seins, sa bouche,  
Et la musique de sa voix !

Matins bleus, jours gais, nuits d'extase,  
Colloque à l'ombre du buisson  
Où le baiser coupait la phrase  
Et qui mourait dans un frisson.

Tout cela, chimères et leurre,  
Dans la mort s'est évaporé !  
Et je me lamente et je pleure  
À jamais farouche et navré.

Je crois voir sa tête sans joue !  
Horreur ! son ventre s'est ouvert :  
Oh ! dans quelques jours quelle boue

Que ce pauvre cadavre vert !

Sur ses doigts et sur son cou roides  
Pleins de bagues et de colliers,  
Des bêtes gluantes et froides  
Rampent et grouillent par milliers.

Oui, ce corps, jalousie atroce !  
Aliment de mes transports fous,  
C'est maintenant le ver féroce  
Qui le mange de baisers mous.

Sa robe, son coussin de ouate,  
Ses fleurs, ses cheveux, son linceul  
Moisiront dans l'horrible boîte,  
Son squelette sera tout seul.

Hélas ! le squelette lui-même  
À la fin se consumera,  
Et de celle que mon cœur aime  
Un peu de terre restera.

Quel drame que la pourriture  
Fermentant comme un vin qui bout ! ...  
Pièce à pièce, la créature  
Se liquéfie et se dissout.

Mes illusions ? renversées !  
Mon avenir ? anéanti !  
Entre quatre planches vissées  
Tout mon bonheur s'est englouti.

## LE LAMENTO DES TOURTERELLES

Par les ombres du crépuscule  
Et sous la lune de minuit,  
Quelle tristesse au fond du bruit  
Que la campagne inarticule,  
Et comme alors il vous poursuit  
De la ravine au monticule,  
Ce râle exhalé par l'ennui  
Des tourterelles !

L'arbre s'effare et gesticule  
Aussi vaguement qu'il bruit ;  
Dans l'herbe un frisson brun circule ;  
L'eau n'est plus qu'un brouillard qui luit,  
Et le vent tiède véhicule  
À l'écho qui le reproduit  
Le roucoulement minuscule  
Des tourterelles !

Et moi, que la douleur conduit,  
Je mêle à ces voix de la nuit  
Ma plainte horrible où s'inocule  
Tout le regret du temps qui fuit  
Et du passé qui se recule.

## OÙ VAIS-JE ?

Sur les petits chênes trapus  
Voici qu'enfin las et repus  
Les piverts sont interrompus  
    Par les orfraies.  
À cette heure, visqueux troupeaux,  
Les limaces et les crapauds  
Rampent allègres et dispos  
    Le long des haies !

Enfin l'ombre ! le jour a fui.  
Je vais promener mon ennui  
Dans la profondeur de la nuit  
    Veuve d'étoiles !  
Un vent noir se met à souffler.  
Serpent de l'air, il va siffler,  
Et mes poumons vont se gonfler  
    Comme des voiles.

Au fond des grands chemins herbeux,  
Çà et là troués et bourbeux,  
J'entends les taureaux et les bœufs  
    Qui se lamentent,  
Et je vais, savourant l'horreur  
De ces beuglements de terreur,  
Sous les rafales en fureur  
    Qui me tourmentent !

Sur des sols mobiles et mous,  
Espèces de fangeux remous,  
Je marche avec les gestes fous

Des maniaques !  
Où sont les arbres ? je ne vois  
Que les yeux rouges des convois  
Dont les sifflements sont des voix  
Démoniaques.

Hélas ! mon pas de forcené  
Aura sans doute assassiné  
Plus d'un crapaud pelotonné  
Sur sa femelle !  
Oh ! oui, j'ai dû marcher sur eux,  
Car dans ce marais ténébreux  
J'ai senti des frissons affreux  
Sous ma semelle.

Et je marche ! Or, sans qu'il ait plu,  
Tout ce terrain n'est qu'une glu ;  
Mais le vertige a toujours plu  
Au cœur qui souffre !  
Et je m'empêtre dans les joncs,  
Me cramponnant aux sauvageons  
Et labourant de mes plongeons  
L'ignoble gouffre !

Sous le ciel noir comme un cachot,  
Crinière humide et crâne chaud,  
Je m'avance en parlant si haut  
Que je m'enroue.  
Suis-je entré dans un cul-de-sac ?  
Mais non ! après de longs flic-flac  
Je finis par franchir ce lac  
D'herbe et de boue.

Les chiens ont comme les taureaux  
Des ululements gutturaux !  
Pas une lueur aux carreaux  
    Des maisons proches !  
N'importe ! je vais m'enfournant  
Dans la nuit d'un chemin tournant  
Et je clopine maintenant  
    Parmi des roches.

Où vais-je ? comment le savoir ?  
Car c'est en vain que pour y voir  
Je ferme et j'ouvre dans le noir  
    Mes deux paupières !  
Terre et Cieux, coteau, plaine et bois  
Sont ensevelis dans la poix,  
Et je heurte de tout mon poids  
    De grandes pierres !

Les buissons sont si rapprochés  
Qu'à chaque pas sur les rochers  
Mes vêtements sont accrochés  
    Par une ronce.  
Derrière, devant, de travers,  
Le vent me cravache ! oh ! quels vers  
J'ébauche dans ces trous pervers,  
    Où je m'enfonce !

La rocaille devient verglas,  
Tenaille, scie, et coutelas !  
Je glisse, et le mince échalias  
    Que j'ai pour canne  
Craque et va se casser en deux...  
Mais toujours mon pied hasardeux



Rampe, et je dois être hideux  
Tant je ricane !

Et je tombe, et je retombe ! oh !  
Ce chemin sera mon tombeau !  
Un abominable corbeau  
Me le croasse !  
Sur mon épaule, ce coup sec  
Vient-il d'une branche ou d'un bec ?  
Et dois-je aussi lutter avec  
L'oiseau vorace ?

Bah ! je marche toujours ! bravant  
Les pierres, la nuit et le vent !  
J'affrontais bien auparavant  
La vase infecte !  
Où que j'aventure mon pied  
Je trébuche à m'estropier...  
Mais dans ce rocailleux guêpier  
Je me délecte !

Rafales, ruez-vous sans mors !  
Ronce, égratigne ; caillou, mords !  
Nuit noire comme un drap des morts,  
Sois plus épaisse !  
Je ris de votre acharnement,  
Car l'horreur est un aliment  
Dont il faut qu'effroyablement  
Je me repaisse !...

La  
Gab  
Kal  
othèque

---